

j u n i o r



marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

Organisation Smog



HENRI VERNES

BOB MORANE

ORGANISATION SMOG



MARABOUT

Chapitre 1

Le transatlantique en tubes d'acier craqua douloureusement, et ses pieds s'enfoncèrent encore davantage dans le sable quand Bill Ballantine bougea son énorme masse. C'était un véritable géant : deux mètres de haut, ou presque, cent dix kilos de muscles et d'os et une force à faire reculer un buffle. Il tendit une main large comme une roue de brouette vers le poste à transistors posé à ses côtés, sur une table basse, et il poussa le bouton de contact, pour déclencher aussitôt les rythmes déhanchés d'une biguine aussi martiniquaise qu'il était possible. Au bout de quelques minutes, la musique fut coupée pour permettre à une voix un peu chantante de déclarer ;

— Nous interrompons cette émission de variétés pour vous donner des nouvelles de la fusée tactique Man of War qui, comme vous le savez, s'est abîmée dans la mer des Antilles à proximité de notre île, voilà une semaine environ, et ce après avoir échappé au contrôle des radars de Cap Kennedy. En dépit de tous les efforts, l'engin n'a pu être retrouvé et il est considéré comme perdu par les autorités américaines qui ont ordonné à la marine d'interrompre les recherches. Nous reprenons à présent la diffusion de notre concert de musique folklorique antillaise.

D'un doigt rageur, Bill Ballantine coupa le contact et maugréa :

— Musique folklorique antillaise... Musique folklorique antillaise... Parlez d'un anachronisme ! On vient ici se reposer, sur cette plage, au bout du monde, dans ces Isles Bienheureuses, comme disaient les Anciens, et on risque à tout moment de recevoir une fusée tactique, atomique ou non, sur le coin de la cafetière. C'est à désespérer de l'humanité. Plus moyen vraiment de trouver un coin tranquille, sans que l'on s'ingénie à mettre un bâton dans les roues de votre dolce farniente. Nous vivons dans un monde de cinglés. Un monde fou, fou, fou.

Le géant saisit un grand verre plein de whisky-soda posé sur la table et le vida d'un trait, avec un gloussement d'évidente satisfaction.

— Cesse donc de maugréer comme ça, Bill, fit Bob Morane qui était allongé lui aussi dans un transatlantique, à peu de distance de son ami. Et cesse donc aussi de te chercher des excuses pour sacrifier à ton orgueil patriotique.

Il faut dire que Bill Ballantine était Écossais et que le whisky était pour lui le moyen le plus direct d'honorer ses ancêtres. Chaque fois qu'il en avalait une gorgée, il avait l'impression de commettre un acte de haut civisme.

— De toute façon, continuait Morane, tu as raison. Nous vivons dans un monde fou, fou, fou, et même sur cette plage paisible, bordée de cocotiers, avec la mer des Caraïbes devant nous, tout vient nous en donner la certitude, surtout ton maudit transistor qu'il faudrait jeter à la flotte comme on noie une bête malfaisante.

Morane s'interrompt, étendit, membre après membre, son long corps musclé, puis il passa la main dans ses cheveux noirs et drus, pour reprendre :

— Et, en plus, on s'ennuie. Ces derniers temps on a pêché jusqu'à devenir poissons nous-mêmes. Nous avons exploré cette île en long et en large jusqu'à en connaître chaque chemin, chaque pierre presque. C'est tout juste si nous n'en connaissons pas tous les habitants par leur nom. Que nous reste-t-il à faire à présent, sinon lézarder au soleil comme pour le moment ?

Cela faisait près d'un mois que les deux amis étaient venus s'installer à la Martinique, afin d'y trouver le calme qui les reposerait un peu d'une existence particulièrement mouvementée. Et, hommes d'action, c'était justement ce calme qui, à présent, leur pesait. Ils avaient loué une maison au bord de la mer, un bateau à moteur et une vieille 15 C.V. Citroën, croyant pouvoir meubler leur vie exclusivement en pêchant parmi les récifs de coraux et en excursionnant à travers le pays. Toutefois maintenant, après quatre semaines de cette existence sans histoire, ils devaient déchanter et commençaient à se rendre compte que, décidément, l'aventure leur manquait, à eux qui, jusqu'alors, avaient été gâtés au-delà du possible.

— Si on allait jeter un coup d’œil jusqu’au banc de la Manta ? proposa Ballantine. Le professeur Fonval nous a invités, ne l’oublions pas.

Fonval était un océanographe français dirigeant une expédition biologique dont le bateau, le *Désirade*, était ancré au large de l’île, sur un haut-fond auquel on avait donné le nom de *banc de la Manta*, à cause de sa forme quadrangulaire rappelant vaguement celle d’une raie géante. Quelques jours plus tôt, à Fort-de-France, Fonval avait été présenté à Bob Morane et Bill, et il les avait invités à venir passer quelques heures, au jour qui leur convenait, à bord du *Désirade*. C’était de cette invitation que Ballantine se souvenait à présent.

— Ce serait en effet un après-midi de passé, approuva Morane. Reste à savoir si le professeur est sur le *Désirade*.

— Il suffirait d’aller voir jusqu’à la maison louée par l’expédition, dit Bill. C’est sur la route de Schoelcher, à deux pas d’ici. Avec la voiture, nous y serons en quelques minutes. Si nous n’y trouvons pas le professeur, il y a toutes les chances pour qu’il soit sur le banc.

— Bonne idée, fit Morane. Allons-y.

Les deux hommes gagnèrent la villa, pour passer des vêtements – blue-jeans et chemises légères –, car ils étaient en slip. Quelques minutes plus tard, à bord de leur vieille 15 C.V. ils roulaient sur la route sinueuse suivant le tracé d’un ancien chemin indien, en direction du nord de l’île.

Il leur fallut en effet quelques minutes à peine pour atteindre les abords du petit village de Schoelcher et la villa louée par l’expédition du professeur Fonval. Celle-ci se trouvait au bord de la mer, et elle paraissait déserte quand Bob arrêta la voiture en haut du chemin qui y menait. Les deux amis mirent pied à terre et gagnèrent l’habitation, qu’ils contournèrent en appelant. Personne ne devait cependant leur répondre et portes et fenêtres se révélèrent parfaitement closes, ce qui ne manqua pas de leur paraître étrange car on vole peu à la Martinique, où les habitants ne sont guère tourmentés par l’appât du gain, et la confiance y règne. Cependant, comme Fonval et ses collaborateurs étaient Européens, il était possible qu’ils n’aient pu se départir de leur méfiance ancestrale à l’égard des voleurs.

— Pas de domestique non plus, constata Ballantine, Morane haussa les épaules.

— Il est probable que le professeur ait besoin de tout son personnel à bord du *Désirade*, supposa-t-il, et qu'il a emmené domestiques et cuisinier. Tout ce qui nous reste à faire, c'est de pousser une pointe jusqu'au banc de la Manta.

Dix minutes plus tard, Morane et Bill avaient regagné leur propre villa, bâtie au bord d'une crique, sur les eaux calmes de laquelle leur bateau semblait posé, un peu comme un jouet d'enfant oublié sur un miroir. Certes, ce n'était pas une vedette de grand luxe, — tout juste une vieille barcasse à coque de bois —, mais elle était pontée et dotée d'un solide moteur, ce qui lui permettait d'affronter la haute mer. Bob Morane et son compagnon étaient en outre d'excellents marins.

Bientôt, l'embarcation après avoir franchi la légère barre frangeant la côte, filait en direction du large, Bob tenait la barre mais, comme son ami et lui n'étaient guère pressés, il gardait une allure réduite.

Il leur fallut une heure environ pour arriver en vue du banc de la Manta, qu'une tache d'un vert plus clair marquait, et aussi la présence du *Désirade*, un fort trois-mâts gréé en goélette ancré au centre du récif. Bob alla ranger son embarcation contre la coque du vaisseau, et Bill et lui allaient grimper l'échelle de coupée quand, du pont, quelqu'un les interpella d'une façon assez bourrue.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Bob leva la tête, pour apercevoir la silhouette d'un homme penché par-dessus la rambarde. Son visage était à contre-jour et on ne distinguait pas bien ses traits. Pourtant, au ton de la voix, Bob décida que le personnage n'était guère sympathique.

— Nous sommes invités par le professeur Fonval, expliqua le Français.

Un grognement échappa à l'inconnu.

— Le professeur Fonval est à terre, fut la réponse.

— Nous avons pourtant été jusqu'à sa villa, fit Morane. Nous ne l'y avons pas trouvé.

— Sans doute était-il à Fort-de-France, dit l'homme. On y attend l'arrivée de matériel.

Il y eut un silence puis, comme rien ne venait, Bob se décida à demander :

— J'espère que vous n'allez pas nous laisser regagner la terre sans nous permettre de monter à bord... Mon ami et moi nous en voudrions de devoir nous en retourner sans avoir pu visiter ce *Désirade* dont on nous a dit monts et merveilles.

Sur le pont, l'homme hésita, puis il jeta de la même voix bourrue que précédemment :

— Ça va, montez.

*

Sans se faire prier, Bob Morane et Bill Ballantine avaient gravi l'échelle de coupée pour prendre pied sur le pont de la goélette. Alors, ils purent détailler l'homme qui les avait accueillis. C'était un personnage de taille moyenne, trapu et au visage dont les traits n'inspiraient guère la sympathie, bien qu'ils ne fussent pas patibulaires cependant. Morane s'inclina légèrement devant lui et dit :

— Je m'appelle Robert Morane. Et voici mon ami, Bill Ballantine.

L'homme fronça légèrement les sourcils, comme s'il lui répugnait de se présenter à son tour, puis il se décida.

Je suis le professeur Séverin, dit-il simplement.

Alors seulement, Bob se rendit compte que l'homme parlait avec un accent guttural. Il le fit remarquer en déclarant :

— Sans doute êtes-vous d'origine alsacienne, professeur ?

À nouveau, Séverin fronça le sourcil, puis il approuva avec empressement ;

— Alsacien. C'est bien cela, en effet.

« Si, avec un nom pareil, ce gars-là est Alsacien, songea Morane, moi je suis danseuse de corde. Il est possible également qu'il ne s'appelle pas davantage Séverin que je ne me nomme Vercingétorix. Quant à son accent, il pourrait fort bien n'être pas aussi alsacien que je ne l'ai pensé tout d'abord... ».

Il semblait que, soudain, le professeur Séverin – si tel était bien son nom – fut devenu plus affable, car ce fut sur un ton de parfaite courtoisie qu'il déclara :

— Vraiment, il est dommage que le professeur Fonval ne soit pas là pour vous recevoir. Sans doute aurait-il été un hôte plus parfait que je ne le suis, moi qui le remplace. J'ai tant de responsabilités ici, à bord...

Il montrait les plongeurs qui, vêtus ou non de leurs combinaisons étanches, s'affairaient de l'autre côté du bateau, et il ajouta :

— Vous n'ignorez sans doute pas que les plongeurs doivent faire l'objet d'une surveillance continuelle... Un accident est si vite arrivé.

— Nous le savons, fit Bill sur un ton extrêmement décontracté. Le commandant et moi avons l'habitude de ce genre de sport et même, si vous le permettiez, professeur, c'est avec plaisir que nous irions barboter un peu sur le récif en compagnie de vos collaborateurs.

L'impatience sembla s'emparer à nouveau de Séverin car ce fut d'une voix sèche qu'il répondit au géant :

— Hélas, c'est impossible... Nous manquons de matériel... Et, en outre, l'assurance nous interdit de laisser plonger des personnes étrangères à l'expédition.

Cette dernière excuse pouvait être valable. Cependant, le manque de matériel ne pouvait être invoqué, car beaucoup de scaphandres inutilisés et, selon toute évidence disponibles, gisaient sur le pont, et cette dernière circonstance ne put que frapper Morane. Celui-ci haussa les épaules et dit d'un air qui se voulait indifférent :

— Tant pis, professeur, nous ne voudrions pas nous imposer. Je pense que Bill et moi allons regagner la côte, pour essayer de trouver le professeur Fonval. Peut-être reviendrons-nous en sa compagnie.

Il sembla que les dernières paroles du Français avaient eu le don de faire changer d'avis Séverin qui, jusqu'alors, paraissait pressé de voir les deux intrus quitter le *Désirade*, car ce fut à nouveau sur un ton empressé qu'il lança :

— Je m'en voudrais de vous laisser partir ainsi, messieurs... Que penseriez-vous de visiter le bateau ? Ainsi, vous ne seriez pas venus tout à fait pour rien.

Bill Ballantine ouvrait déjà la bouche, sans doute pour dire que son compagnon et lui avaient visité déjà bien des bâtiments de ce genre et qu'ils n'y trouveraient aucune nouveauté, quand, de la pointe du pied, Bob lui frappa la cheville pour lui imposer silence. Certes, la visite du *Désirade* n'aurait rien de nouveau pour eux, mais Bob se sentait justement curieux de voir ce qui se passait à l'intérieur du bateau.

Pourtant, la visite de la goélette ne devait rien apprendre de nouveau aux deux amis quant à la conduite plus ou moins étrange du professeur Séverin. C'était un bateau comme tous les autres, qui ne semblait dissimuler aucun secret. Pourtant, au détour d'une coursive, Bob ne put s'empêcher d'être frappé par un infime détail : une bouffée de parfum lui était parvenue, une odeur grisante, lourde de fleur tropicale, une odeur tellement particulière qu'il n'eut aucune peine à y mettre un nom. Bill Ballantine avait senti lui aussi car, sans cependant échanger la moindre parole, les deux amis s'étaient lancé un regard d'intelligence.

Quand, après que Séverin leur eut fait les honneurs du bâtiment, ils se retrouvèrent tous trois sur le pont. Bob et son compagnon ne purent plus que prendre congé de leur hôte. Des poignées de mains s'échangèrent et Bob lança à l'adresse de Séverin :

— Merci pour la petite visite guidée, professeur. Bientôt, peut-être, aurons-nous l'occasion de nous revoir en compagnie du professeur Fonval.

Séverin sourit et, tandis que les deux amis s'engageaient sur l'échelle de coupée pour regagner leur embarcation, il lança à son tour, avec une gaieté dans laquelle passait un peu d'ironie :

— Oui, c'est cela, monsieur Morane... À bientôt... Mais avant cela, je vous souhaite, à votre ami et vous, un bon voyage de retour.

Il s'interrompit, pour reprendre, en élevant la voix et en martelant chaque syllabe :

— Un excellent voyage de retour...

Chapitre 2

Le canot, tournant sa poupe au récif, filait maintenant en direction de la terre. C'était Bill qui, à présent, tenait la barre et, pendant quelques minutes, Morane et lui n'avaient échangé la moindre parole. Ce fut l'Écossais qui, le premier, tournant la tête vers son ami, rompit le silence en disant à voix assez haute, pour dominer le bruit du moteur :

— Je ne sais si vous êtes de mon avis, commandant, mais ce Séverin ne m'inspire guère confiance. Je trouve bizarre également que le professeur Fonval n'ait pas été à bord. Quand nous sommes allés chez lui, tout à l'heure, la maison semblait close, réellement comme si elle était inoccupée depuis plusieurs jours.

— Je suis d'accord avec toi au sujet de Séverin, approuva Morane. Pour le reste, il est possible que le professeur Fonval soit allé directement à Fort-de-France pour réceptionner du matériel sans passer par sa villa.

Le Français s'interrompit, demeura quelques instants songeur, puis il hocha la tête pour reprendre :

— Mais ce n'est pas tellement cela qui me chagrine... Il y a autre chose... As-tu remarqué ce parfum qui est venu jusqu'à nous alors que nous visitions l'intérieur du bateau ? Il me semble qu'à ce moment-là tu m'as lancé un regard dans lequel j'ai cru lire de la surprise.

— C'est exact, commandant, fit le géant, j'ai remarqué moi aussi ce parfum... Un parfum que nous connaissons bien et que nous n'aimons pas particulièrement, car pour nous, jusqu'ici, il a toujours été annonciateur de catastrophes... Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? C'était bien l'odeur de l'ylang-ylang ?

Bob approuva de la tête.

— Aucun doute là-dessus, Bill : c'était en effet l'odeur de l'ylang-ylang. Nous la reconnâtrions entre mille.

À nouveau, il y eut un long silence entre les deux amis, puis Bill Ballantine demanda :

— Croyez-vous réellement, commandant, que l'Organisation Smog aurait quelque chose à voir dans la disparition du professeur Fonval ?

— La disparition du professeur Fonval ? fit Bob. Surtout, ne concluons pas trop vite. Ce n'est pas parce que le professeur Séverin ne nous est pas sympathique, et parce qu'une bouffée d'ylang-ylang est parvenue jusqu'à nous, que nous devons mettre les choses au tragique... Après tout, plus d'une personne au monde se parfume à l'ylang-ylang.

Un ricanement sonore échappa à Bill.

— Bien sûr, il y a plus d'une personne au monde qui se parfume à l'ylang-ylang mais je n'ai pas vu de femme à bord du *Désirade* et cela m'étonnerait fort si l'un des membres de l'expédition océanographique se parfumait justement à l'ylang-ylang... Cela paraîtrait plutôt... heu... bizarre...

Aux remarques de l'Écossais, le front de Morane s'était rembruni.

— Tu as raison, Bill, cela paraîtrait plutôt bizarre, et puisqu'il n'y avait pas de femme à bord, du moins à notre connaissance...

À nouveau, Bob Morane demeura silencieux, le front barré par une ride profonde marquant le souci. Au bout de quelques minutes, il enchaîna :

— Faudrait-il réellement croire à la présence du Smog sous tout cela ?... Mais je me demande ce que cette maudite organisation aurait à voir avec une paisible expédition océanographique ?

Bill Ballantine haussa les épaules.

— Vous savez bien, commandant, que les buts du Smog sont divers et les réactions de Miss Ylang-Ylang fort imprévisibles.

Le canot n'était plus maintenant qu'à mi-distance environ entre le banc de la Manta et le rivage dont il se rapprochait rapidement. Soudain, le moteur eut des ratés, stoppa, repartit, puis s'arrêta définitivement. Pendant quelques secondes, l'embarcation continua à avancer sur son erre, pour s'immobiliser enfin.

— Que se passe-t-il ? maugréa Bill. Est-ce que cette maudite machine commencerait à nous jouer des tours ? On n'est jamais sûr de rien avec ces engins de location.

Tout en parlant, le géant actionnait le démarreur mais sans obtenir le moindre résultat.

— Tout ce que tu vas réussir à faire, intervint Bob, c'est noyer le moteur... Tu ferais beaucoup mieux d'aller jeter un coup d'œil là-dessous et voir ce qui se passe.

Déjà, Bill avait ouvert le panneau d'écouille pour disparaître dans la cale au moteur... Pendant quelques minutes, Bob Morane l'entendit s'affairer, puis il reparut le visage rayonnant de triomphe, en déclarant :

— J'ai trouvé commandant ! Un fil détaché. Rien d'autre. C'est réparé à présent et on peut repartir.

L'Écossais avait à nouveau pris pied sur le pont. Il montra négligemment un paquet enveloppé de toile grise qu'il tenait à la main.

— Tiens, fit-il, à propos... J'ai trouvé ceci sous le bâti du moteur... Je me demande ce que ça peut être.

Bill approcha le paquet de son oreille et hocha la tête, pour reprendre presque aussitôt :

— Mais oui, on dirait que ça fait tic-tac... Un réveil sans doute... Qui a pu placer un réveil sous le moteur et, surtout, qui l'a remonté chaque matin, car s'il est là depuis que nous avons loué le bateau, voilà un mois...

Morane avait sursauté. Il cria :

— Jette ce paquet à la flotte, Bill ! Le plus loin possible... Tout de suite !

L'étonnement se peignit sur le visage de Ballantine.

— À la flotte ? Un réveil... Mais pourquoi ?... Ça peut toujours servir, d'où qu'il vienne.

— Servir ?... À nous faire sauter sans doute... Jette cela tout de suite, Bill ! Le plus vite possible... À la flotte... Tu ne comprends donc pas qu'il s'agit là d'une machine infernale !

Cette fois, le géant regarda le paquet comme s'il s'agissait d'une bête malfaisante, puis sa réaction fut immédiate : il lança le paquet à la mer de toute sa force et il y retomba à plusieurs encablures avec un léger « ploc ». Pourtant, à peine avait-il

touché l'eau qu'il y eut une sourde déflagration et qu'une haute gerbe de liquide fut projetée avec une telle violence que le pont de l'embarcation fut éclaboussé.

*

Ayant toutes les peines du monde à revenir de leur surprise, Bob Morane et Bill Ballantine étaient demeurés immobiles, à regarder les larges cercles qui allaient en s'amenuisant à la surface de l'eau calme, seuls souvenirs de l'explosion. Ce fut Bill qui, le premier, recouvra l'usage de la parole. Mais tout ce qu'il put dire fut :

— Ah ça !... Une machine infernale... Si je m'attendais à celle-là !... Si je m'attendais à celle-là !

Le géant se tut, hocha la tête par trois fois. Puis, se tournant vers son compagnon, il demanda :

— Qui, croyez-vous, commandant, a pu cacher cet engin dans le bateau ?

Bob haussa les épaules.

— Ce n'est pas difficile à deviner... La bombe ne devait pas être à bord avant que nous atteignions le *Désirade*. C'est donc pendant que nous étions les hôtes du professeur Séverin qu'elle a été placée là, nous ne pouvons en douter.

— Mais pourquoi le professeur Séverin aurait-il voulu nous tuer ?

— Sans doute parce qu'il craignait que notre curiosité ne soit éveillée.

— Notre curiosité ? fit Bill. Après tout, nous n'avons rien remarqué de si extraordinaire à bord. Il y avait les plongeurs, bien sûr, mais n'est-ce pas normal d'en trouver dans toute expédition océanographique ?

— Tu oublies l'absence du professeur Fonval, fit remarquer Morane. Peut-être Séverin a-t-il remarqué que ses explications à son sujet ne nous satisfaisaient qu'à demi. Et puis, en ce qui nous concerne, n'oublie pas ce parfum d'ylang-ylang qui est parvenu jusqu'à nous. Rien que cela pourrait justifier l'attentat dont, sans cette panne providentielle de moteur, nous aurions infailliblement été les victimes.

— Je comprends, dit Bill. La bombe à retardement était réglée pour exploser alors que nous étions à mi-chemin entre le *Désirade* et la terre, et adieu ces deux grands curieux de Bob Morane et de Bill Ballantine !

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— C'est cela tout juste, Bill... C'est cela tout juste.

Il y eut un nouveau silence entre les deux amis, puis l'Écossais demanda :

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Bob Morane eut un geste vague, pour dire :

— Tout ce dont nous pouvons être certains c'est qu'il se passe de drôles de choses sur le *Désirade*... Mais quoi ?... Voilà ce qu'il nous faudrait savoir.

Du menton, Bill désigna le large, en direction du banc de la Manta.

— On retourne là-bas, commandant ?

L'interpellé hésita, puis il secoua la tête.

— Non, Bill... Ce serait nous jeter dans la gueule du loup. Avant d'entreprendre toute action, il faut nous livrer à une petite enquête. Nous allons regagner la terre et commencer par jeter un coup d'œil à la villa du professeur Fonval. Nous trouverons bien le moyen de nous y introduire et, qui sait, peut-être découvrirons-nous un indice quelconque.

Dix secondes plus tard, dans le crépuscule bleuté qui descendait rapidement sur la mer, le canot fonçait de toute la puissance de son moteur en direction du rivage.

Chapitre 3

La nuit commençait à tomber lorsque la vieille 15 C.V. quitta la villa louée par Bob Morane et Bill Ballantine. C'était Bill qui, cette fois, conduisait.

— Croyez-vous réellement, commandant, interrogea le géant à l'adresse de son ami, que cette visite soit bien nécessaire ? Tantôt, il n'y avait personne chez le professeur Fonval. Pourquoi y aurait-il quelqu'un à présent ? À en juger par le tour que prennent les choses...

— La première fois, nous sommes allés à la villa du professeur sans arrière-pensée, fit remarquer Morane. À présent, ce que nous voulons, c'est découvrir un indice quelconque, et rien d'autre.

Bill Ballantine conduisit durant un moment sans rien dire, puis il poussa un grognement, pour reprendre :

— Décidément, on ne peut aller quelque part sans avoir des ennuis. Ou bien nous les provoquons nous-mêmes, ou ce sont ces ennuis qui nous sautent à la figure. On passait des vacances si tranquilles ! Trop beau pour durer.

Un rire strident échappa à Bob Morane, qui se cala plus confortablement sur le siège mal rembourré.

— N'oublie pas, Bill, que l'inaction commençait à nous peser et qu'il y a quelques heures à peine, nous nous proposons de brûler des cierges – ou presque – pour que survienne un peu d'imprévu. Est-ce que, à présent que cela commence à bouger, nous nous dégonflerions ?

Ni Bob Morane, ni Bill Ballantine n'avaient l'habitude de se « dégonfler », comme disait le Français, et cette fois encore ils ne devaient pas en avoir le loisir car, avant Schoelcher, comme ils atteignaient le chemin de traverse menant à la villa du professeur, des faisceaux de phares trouèrent soudain les ténèbres sur leur gauche, se mêlant aux faisceaux des phares de leur propre voiture, et une auto jaillit soudain du chemin. Les

deux passagers de la 15 C.V. eurent nettement l'impression qu'elle allait tourner à droite, c'est-à-dire vers eux, mais sans doute le conducteur dût-il changer d'avis car il vira soudain vers la gauche au moment précis où un appel montait. Un cri de femme qui hurlait :

— Au secours ! On veut m'enlever !...

La voiture, une D.S., filait maintenant en direction de Schoelcher et du nord de l'île. En la voyant surgir, Bill Ballantine avait freiné.

— Qu'est-ce que c'est encore pour une combine ? interrogea le géant. Cette chignole semblait venir de chez le professeur.

— Ne bavarde pas tant, coupa Bob. File-lui le train. On a appelé à l'aide, ne l'oublie pas.

L'Écossais n'avait pas attendu ce conseil. Il avait appuyé sur l'accélérateur et, déjà, la 15 C.V. filait derrière la D.S. Celle-ci était sans doute plus rapide, mais Bill pilotait avec plus de maestria sur cette route sinueuse et étroite, suivant exactement le tracé des anciens chemins indiens.

— Qu'est-ce qu'on fait si on la rejoint ? interrogea Ballantine à l'adresse de son ami.

— On la dépasse, répondit Morane, et on les force à arrêter en les serrant sur le talus. Ensuite, on met pied à terre et on s'explique.

La voiture poursuivante avait rejoint la D. S. qui n'était plus qu'à quelques mètres devant elle.

— Qu'est-ce que je fais, interrogea encore Bill. Je les coince ?

— Pas tout de suite, recommanda Bob. File-leur quelques coups de phares pour les engager à s'arrêter. S'ils refusent, on passe à l'attaque.

À plusieurs reprises, Bill alluma et éteignit ses phares, mais cette manœuvre ne devait pas obtenir les résultats escomptés. Au contraire, au lieu de ralentir, le pilote de la D.S. accéléra.

— Dépasse-les dans un virage et coince-les, jeta Morane à l'adresse de Bill.

L'Écossais obéit, prit son virage à la limite de l'adhérence, parvint à la hauteur de la D.S. la dépassa légèrement et, appuyant résolument sur la droite, il la força à s'immobiliser contre le talus. Il y eut des grincements de freins et de

pneumatiques, des raclements de carrosseries entrechoquées, puis les deux voitures s'immobilisèrent, la 15 C.V. de travers, empêchant la D.S. de repartir.

Sans attendre, Bob et Ballantine s'étaient précipités hors de la voiture. À leur tour, trois hommes jaillirent de la D.S. Un coup de feu claqua, mais Bill s'étant baissé, la balle se perdit, inutile. Déjà l'Écossais de son énorme main, pareille à un étau, avait désarmé l'agresseur, qu'il foudroya d'un énorme crochet du droit à la mâchoire. De son côté, Bob s'en était pris aux deux autres inconnus. Sans leur laisser le temps de faire usage de leurs armes, il en foudroya un d'un rapide gauche-droite à la mâchoire, tandis que d'une ruade de côté, il frappait du talon son second antagoniste à la face. L'homme rebondit contre la 15 C.V. et s'écroula. Il se releva presque aussitôt, mais sans cependant faire preuve d'une nouvelle combativité. Aussitôt, il recula et préféra prendre la fuite, suivi par celui de ses complices que Bill avait frappé.

Le rire tonitruant de Ballantine éclata.

— On peut dire ce qu'on veut, mais ils ne sont guère brillants, nos adversaires. S'ils avaient de longues oreilles, on pourrait les prendre pour des lapins.

Le troisième passager de la D.S. s'était levé, lui aussi, pour prendre la fuite et disparaître dans la nuit tombante.

— Qu'est-ce qu'on fait, commandant ? interrogea Bill. On les poursuit ?

Morane haussa les épaules.

— Cela ne servirait à rien, dit-il, et puis ils ont trop d'avance. Voyons s'il y a encore quelqu'un dans la D.S.

Une jeune fille se trouvait à demi couchée sur la banquette arrière.

— Soyez sans crainte, mademoiselle, assura Morane, ces méchants sont en fuite. Quant à nous, nous ne vous voulons aucun mal.

Le ton de la voix du Français dut rassurer l'inconnue. Elle se redressa, et mît pied à terre. C'était une jeune fille de vingt-deux ans environ, de taille moyenne, blonde comme un soleil de printemps et dont les yeux, dont on ne distinguait pas

parfaitement la couleur dans la pénombre, devaient être du bleu le plus pur.

— Merci d'être intervenus, messieurs, dit-elle.

Sa voix tremblait encore un peu quand elle avait prononcé ces dernières paroles. Mais ce fut sur un ton plus assuré qu'elle continua :

— Si seulement je pouvais savoir à qui je dois cette intervention.

Bob s'inclina légèrement, pour dire :

— Je m'appelle Bob Morane. Et voici mon ami, Bill Ballantine.

La jeune fille sourit, ce qui la rendit plus charmante encore.

— Je me nomme Liane Fonval, dit-elle simplement.

*

La déclaration de la jeune fille n'avait pas provoqué une bien grande surprise chez Morane, qui s'était contenté d'interroger :

— Liane Fonval ? La fille du professeur Fonval ?

La jeune fille avait hoché la tête affirmativement, pour répondre :

— Oui... Je suis arrivée de France par avion, il y a quelques heures à peine et, toute surprise de ne voir personne à l'aérodrome...

Posant la main sur le bras de son interlocutrice, Morane l'interrompit.

— Ne parlons pas ici, dit-il. Vos ennemis pourraient revenir en force. Mieux vaut aller chez moi.

— Pourquoi ne pas plutôt nous rendre à la maison de mon père ? interrogea Liane Fonval. Ce n'est pas bien loin, et...

— Et ce serait peut-être nous flanquer dans la gueule du loup, interrompit encore Bob. De toute façon, mademoiselle, vous pouvez nous faire confiance, à Bill et à moi. Nous connaissons à peine votre père, car nous ne l'avons rencontré qu'une seule fois, il y a quelques jours, à Fort-de-France, mais...

Ce fut au tour de la jeune fille d'interrompre Morane.

— Ne vous méprenez pas sur mes paroles, dit-elle. Je sais pouvoir vous faire confiance. Dans le cas contraire, seriez-vous

intervenues pour me sauver au péril de votre vie ? Allons donc chez vous.

Nous allons emmener la D.S., fit Bill, de façon à ne laisser à nos ennemis aucun moyen de nous poursuivre dans l'immédiat.

Une demi-heure plus tard, tous trois se trouvaient réunis sur la véranda de la villa louée par Bob et Bill pour leurs vacances martiniquaises.

— Donc, avait commencé Liane Fonval, il était décidé depuis toujours que je viendrais retrouver mon père, que j'aide dans ses travaux, ici à la Martinique. C'est ainsi que cet après-midi, j'ai débarqué à l'aéroport. Mais quelle ne fut pas ma surprise de voir que personne n'était présent pour m'accueillir. Ne sachant que penser, je gagnai donc en taxi la villa de mon père, où je fus surprise également de ne trouver personne. Heureusement, j'en possédais la clef et y pénétrai dans l'intention d'attendre mon père qui, croyais-je, devait avoir été appelé ailleurs pour quelque démarche urgente. Cependant, le fait qu'il ne se soit pas fait remplacer par l'un de ses collaborateurs, chargé de m'accueillir, ne manquait pas de m'intriguer... La nuit tombait quand j'entendis au-dehors le bruit d'un moteur d'auto. Je me précipitai, croyant au retour de mon père, mais les trois hommes que vous avez mis en fuite tantôt se jetèrent sur moi, pour m'emmener après m'avoir fait entrer de force dans la voiture. C'est alors que vous êtes intervenus.

Liane Fonval s'interrompit. Elle regarda tour à tour Bill et Morane avec un visage angoissé, puis elle demanda :

— Mais que veut donc dire tout ceci ? Que veut dire tout ceci ? Et mon père, qu'est-il devenu ?

Il y eut un silence. Ensuite, Morane déclara d'une voix grave :

— Je ne vous cache pas, mademoiselle, que tout cela nous inquiète nous aussi. Il y a quelques jours, nous avons par hasard rencontré votre père à Fort-de-France, et il nous a invités à venir le visiter à bord du *Désirade*. C'est ce que nous avons fait cet après-midi. Mais votre père ne se trouvait pas à bord du bateau. Nous avons été reçus par le professeur Séverin.

— Le collaborateur de mon père ! s'exclama Liane Fonval.

— Vous le connaissez ? demanda Bill Ballantine avec un soudain intérêt.

Liane approuva de la tête.

— Depuis des années, dit-elle. C'est tout juste s'il ne m'a pas fait sauter sur ses genoux quand j'étais enfant.

Bob Morane semblait, lui aussi, avoir pris beaucoup d'intérêt à la déclaration de la jeune fille.

— Dans ce cas, fit-il, vous pourriez nous dire à quoi ressemble ce professeur Séverin ?

— Aisément, fut la réponse. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, d'assez haute taille – la vôtre peut-être, monsieur Morane –, des cheveux noirs grisonnants et des lunettes cerclées d'or.

Bob Morane et Bill Ballantine avaient échangé un rapide regard.

— Ce n'est pas le professeur Séverin que nous avons vu cet après-midi ! s'exclama Bill. L'homme qui nous a reçus était de taille moyenne, blond, et il ne portait pas de lunettes.

— Décidément, nos craintes paraissent de plus en plus justifiées, dit Morane en hochant la tête. Et vous en aurez la preuve, mademoiselle, quand nous vous apprendrons que, lors de notre retour à terre, on a tenté de nous tuer. Une bombe cachée dans notre bateau pendant que nous visitions le *Désirade*.

Avec effarement, Liane Fonval considérait tour à tour les deux amis, puis elle dit d'une voix sans timbre :

— Mais pourquoi ?... Mon père dirigeait une pacifique expédition scientifique... Qui aurait eu intérêt à vouloir le contrecarrer ?

La jeune fille se tut. Son joli visage se crispa et l'inquiétude troubla ses yeux bleus.

— Qu'est-il arrivé à mon père ? murmura-t-elle. Que lui est-il arrivé ? Pourvu qu'on ne lui ait fait aucun mal !

— Ne dramatisons rien, s'empressa de dire Morane. Peut-être a-t-on enlevé votre père, tout simplement.

— Mais pour quelle raison ? Il n'est pas riche et je ne lui connais pas d'ennemi.

— Bill et moi avons la certitude qu'une puissante organisation internationale opère sous tout ceci, expliqua Bob. Sans doute cette organisation a-t-elle eu besoin du *Désirade* pour accomplir je ne sais quelle mission secrète. Elle s'est emparée de l'équipage et des membres de l'expédition qui ont été remplacés par des hommes à sa solde.

— Mais, dans ce cas, qu'aurait-on fait de mon père et de ses collaborateurs ? interrogea Liane. On ne les aurait pas tués...

— Pourquoi l'aurait-on fait ? dit Bob d'une voix plus assurée qu'il ne l'était lui-même. On les aura séquestrés, tout simplement. Quand le Smog – c'est le nom de l'organisation d'espionnage dont je viens de vous parler – en aura terminé avec le *Désirade*, ils seront libérés.

Pourtant, en lui-même, Bob doutait de ses propres paroles. Il connaissait assez Miss Ylang-Ylang et le Smog pour savoir qu'il n'y avait aucune pitié à attendre d'eux. Il était probable que, si Fonval et ses compagnons devenaient des témoins gênants, ils seraient immanquablement supprimés.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Liane Fonval en se tordant les mains. Qu'allons-nous faire ?

Pendant quelques secondes, Morane demeura songeur. Puis il se décida :

— Je ne vois qu'une chose : avertir la police. Elle ira jeter un petit coup d'œil sur le *Désirade* et le pot aux roses sera vite découvert.

À ce moment Bill, qui avait l'ouïe fine, intima silence de la main à son compagnon.

— Chut, fit-il, j'ai l'impression que nous avons de la visite.

Le silence s'établit entre les trois interlocuteurs et Bob, dont les sens étaient aussi aiguisés que ceux de son ami, perçut des glissements furtifs parmi la végétation entourant la villa, et il eut bientôt lui aussi la certitude que plusieurs hommes s'avançaient vers la maison, en s'entourant d'assez de précautions pour que l'on pût douter de la pureté de leurs intentions.

— Éteignons la lumière et planquons-nous, dit Bob. Moins nous nous ferons voir, mieux cela vaudra.

Chapitre 4

La lumière éteinte, Liane Fonval, Bob Morane et Bill Ballantine s'étaient tapis dans les ténèbres, allongés sur le plancher de la véranda. Tous les sens en alerte, Morane et ses compagnons tentaient maintenant de percevoir le moindre bruit qui les assurerait de l'approche de l'ennemi, si ennemi il y avait. Bientôt, il n'y eut plus de doute, et ils eurent la certitude de présences humaines autour d'eux.

— Si j'en juge au bruit, murmura Ballantine, ils sont bien une demi-douzaine. Ils sont armés, assurément et ne doivent pas nous vouloir du bien.

— Je le suppose, approuva Bob avec un petit ricanement étouffé. Va fermer toutes les issues, Bill, et trouve-nous des armes. Ainsi, si on nous attaque nous ne risquerons pas d'être pris à revers et nous pourrons nous défendre.

Aussi silencieux qu'un tigre, l'Écossais disparut à l'intérieur de la maison. Quelques minutes plus tard, il revenait. Il glissa un automatique dans la main de Morane, tout en murmurant :

— J'en ai autant à mon service.

Ils demeurèrent tapis, prêtant l'oreille. Les glissements et les bruits de pas se faisaient maintenant de plus en plus proches, et Ballantine ne put s'empêcher de constater, toujours à voix très basse :

— On ne peut pas dire qu'ils ont la discrétion d'Indiens sur le sentier de la guerre. Même un sourd les entendrait venir. De vrais éléphants dans un magasin de porcelaine.

— Si c'étaient des éléphants, ne put s'empêcher de faire remarquer Bob, on pourrait les apercevoir.

Comme pour fournir un démenti aux paroles du Français, une ombre se dressa soudain à une vingtaine de mètres à peine de la véranda. L'homme ne devait pas supposer qu'on pût l'apercevoir, mais il ignorait que sa silhouette se découpait en ombre chinoise sur un pan de ciel nocturne.

La réaction de Bob fut immédiate. Braquant son revolver dans la direction de l'homme mais non dans l'intention de l'atteindre réellement, il pressa la détente. La détonation creva le silence de la nuit et la silhouette disparut.

— Touché ? interrogea Liane Fonval.

Dans l'ombre Bob Morane secoua la tête.

— Je ne pense pas, fit-il, à moins d'un hasard... J'ai tiré au jugé pour donner un avertissement. Je n'ai pas l'habitude de canarder les gens sans crier gare.

Ces paroles venaient à peine d'être prononcées que des coups de feu claquèrent, venant du jardin, et des balles vinrent ricocher sur les murs de la véranda.

Bill Ballantine poussa un ricanement sonore.

— Plus la peine de se gêner à présent, dit-il. La guerre des nerfs est terminée. On entre dans la phase des combats actifs. Si l'un de ces voyous a encore le malheur de se montrer, je le change immédiatement en réclame pour les passoires Machin-chouette.

— Oui, mais je doute qu'ils se montrent à nouveau, fit Bob. Ils savent que nous sommes armés nous aussi, et ils ne tiennent pas à nous servir de cible. En plus, dans ce coin désert, ils ont le temps pour eux, et ils le savent.

De longues minutes s'écoulèrent. Des minutes ou des siècles ? Assurément des minutes qui paraissaient aussi longues que des siècles.

— Allons, j'ai parlé trop vite, souffla Bill Ballantine. Voilà la guerre des nerfs qui recommence.

— Oui, approuva Morane, que l'impatience commençait à gagner. D'habitude, je puis demeurer ainsi des heures sans bouger, et maintenant, je me sens des fourmis dans les jambes. Peut-être mes nerfs commencent-ils à flancher, ou c'est le manque d'entraînement. Ces vacances ne m'ont guère été profitables. Je me suis encroûté et cela ne m'étonnerait pas si je prenais de la bedaine.

À nouveau de longues minutes, à l'issue desquelles Bob Morane se sentit de plus en plus gagné par l'impatience.

— Décidément, murmura-t-il, j'ai perdu tout mon calme marmoréen et je me sens poussé à dire, comme le chevalier de

Lagardère : « Si tu ne viens pas à Bob Morane, Bob Morane viendra à toi... » Je vais essayer de prendre ces gaillards à revers.

— Croyez-vous que ce soit prudent, monsieur Morane demanda Liane.

Le Français laissa échapper un léger ricanement.

— Il est bien question de prudence quand nous avons autour de nous des scélérats qui ne pensent qu'à une chose sans doute : nous faire la peau. Dans ce genre de situation, c'est toujours celui qui frappe le premier qui a des chances de s'en sortir.

En rampant, Bob se glissa à travers la maison pour atteindre la porte donnant du côté opposé à la mer. Précautionneusement il tira le verrou, entrouvrit l'huis et se coula au-dehors. Tapi contre le chambranle, il referma le battant et, pendant de longues secondes, il demeura là, l'arme au poing, à scruter les ténèbres, mais sans distinguer la moindre présence. « Pourvu que je ne tombe pas en plein sur un de ces plaisantins », songea-t-il. Pourtant, au cas où il rencontrerait l'un des assaillants, il aurait toutes les chances de l'apercevoir le premier, car il était nyctalope et y voyait aisément dans les ténèbres.

Se laissant glisser à plat ventre et prenant appui sur les coudes, il se mit à ramper, se coulant entre les plantes, se glissant sous les larges feuilles déjà humides de rosée. Ce fut seulement quand il eut parcouru ainsi une cinquantaine de mètres en ligne droite qu'il s'arrêta pour souffler un peu et, ensuite, reprendre sa reptation silencieuse pour, effectuant un large cercle, contourner la maison et se trouver le dos à la mer. Il s'arrêta et sourit. À dix mètres de lui environ, un homme se tenait accroupi derrière un bosquet de palmiers multipliants. Le bandit lui tournait le dos et, occupé à regarder en direction de la véranda, il ne semblait pas s'être aperçu de la présence du Français. Celui-ci se redressa à demi et, cessant de ramper cette fois et courant à petits pas rapides et feutrés, il s'avança vers le bouquet de palmiers. Il atteignit celui-ci sans avoir révélé sa présence. Sa main droite se leva et, s'abattant à la façon d'un sabre, frappa l'homme à la base du cou. Mais peut-être l'homme était-il particulièrement résistant ou le coup n'avait-il pas été donné avec la précision requise. Toujours est-il que l'inconnu ne

tomba pas et eut le temps de pousser un cri d'alarme. Une seconde fois, Bob frappa, mais avec efficacité, et sa victime s'écroula pour ne plus bouger.

Pourtant, l'alerte avait été donnée et, dans les taillis, tout autour de la maison, une soudaine effervescence se manifesta. Sur la droite, une ombre se dressa et, rapidement, Bob ouvrit le feu dans sa direction. Il vit l'assaillant porter la main à son épaule gauche et disparaître dans les taillis. D'autres adversaires devaient avoir révélé leur présence car, venant de la villa, plusieurs coups de feu claquèrent. Ce qui indiquait qu'à son tour Bill Ballantine se lançait dans la mêlée. Il y eut des bruits de fuite puis, au loin, un bruit de moteur que l'on mettait en marche, d'auto qui démarrait. Ensuite, ce fut le silence, silence troublé bientôt par la voix de Ballantine qui criait :

— Pas de mal, commandant ?

— Pas de mal, répondit Morane.

Il ne semblait pas que d'autres ennemis demeuraient sur le terrain. Saisissant par le col de la veste le bandit assommé, Morane le traîna jusqu'à la villa et le jeta sur le plancher de la véranda.

— J'ai réussi à harponner celui-ci. Les autres ont l'air d'avoir fui sans demander leur reste.

— J'en ai l'impression également, approuva Bill. Ce serait l'un d'eux qui aurait inventé la poudre d'escampette que cela ne m'étonnerait pas davantage.

— Sans doute ont-ils cru être pris entre deux feux par une troupe plus nombreuse, supposa Morane. Cela explique leur précipitation à fuir.

— Peut-être pourrait-on allumer à nouveau, glissa Liane Fonval.

— Ouais, fit Bill. Ainsi, on pourrait voir à quoi ressemble votre prisonnier, commandant.

Mais Bob n'était pas de cet avis.

— Pourquoi vouloir voir à tout prix à quoi il ressemble ? protesta-t-il. On peut être certain de toute façon qu'il a un vilain museau et la lueur de la lune nous suffira bien pour nous en rendre compte. Tiens, voilà qu'il se réveille. Décidément, je commence à perdre la main. Normalement il aurait dû

demeurer au paradis des boxeurs pour au moins dix minutes encore. Il serait temps que je prenne un peu d'entraînement.

Saisissant le captif par la veste, Bill Ballantine le redressa d'un seul effort et le força à s'asseoir dans un fauteuil. L'homme ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Par trois fois, il battit des paupières, puis demanda :

— Où suis-je ?

— Ce n'est pas à toi de poser des questions, jeta Bob durement, mais à nous. Qui vous a commandé à tes complices et à toi, de venir ici ?

Sur le visage de l'homme une stupéfaction intense, mais feinte, se marqua.

— Qui nous a commandé ? Je ne comprends pas.

Bill s'avança vers lui, levant une main large et lourde comme le fer d'une hache de bûcheron.

— On va te rafraîchir un peu la mémoire, mon gaillard, gronda le géant.

Le prisonnier considéra d'un œil critique cette main qui, sans doute, aurait été capable d'un seul coup de l'écraser comme une vulgaire limace. Il dut comprendre l'inutilité de courir un tel risque, car il hocha la tête de bas en haut avec précipitation, pour déclarer d'une voix rapide :

— Ça va. Vous êtes les plus forts. Je vais vous dire ce que je sais.

— À la bonne heure ! ricana Ballantine. Je vois qu'on accepte les règles du jeu. Le commandant va t'interroger et tu lui répondras comme un gentil petit garçon que tu es.

Certes, le captif connaissait les règles du jeu. Mais il y avait non loin de là quelqu'un dont l'unique préoccupation était justement de truquer la partie. Il y eut un coup de feu. Le prisonnier tressaillit comme si on venait de le frapper. Une expression d'intense surprise se peignit sur ses traits qui, soudain, se figèrent, devinrent inconsistants, mous et pâles comme s'ils avaient été taillés dans du saindoux, et il s'écroula en avant, entraînant le fauteuil dans sa chute.

*

— À terre ! avait hurlé Bob tout de suite après le coup de feu.

Comme tout à l'heure, ils s'étaient laissés tomber sur le sol, mais aucune nouvelle détonation ne devait retentir, ce qui tendait à prouver que le tireur en avait surtout au prisonnier que, selon toute évidence, il voulait empêcher de parler. Au-dehors, il y eut un bruit de fuite. Bob sursauta et se redressa, en disant :

— Il faut absolument que je le rejoigne.

Déjà, il avait bondi dans le jardin et se mettait à courir le long de l'allée conduisant à la porte d'entrée. Il courait vite mais sans apercevoir la moindre silhouette devant lui, et il se demandait : « Ah çà ! où donc serait-il passé ? »

Devant lui il n'apercevait personne, à croire que, réellement, le fuyard s'était volatilisé.

Et, soudain, à mi-distance entre la porte du jardin et l'endroit où il se trouvait, une silhouette apparut, jaillie de derrière un buisson. C'était une forme mince et élancée. Le visage formait une tache blanche dans la pénombre et, aussitôt, Bob reconnut qu'il s'agissait d'une femme qui devait être d'une grande beauté. Mais il n'eut cependant pas le temps de pousser plus avant ses constatations, car l'ombre avait soudain tendu le bras et deux coups de feu claquèrent. Par bonheur, les réflexes de Morane étaient d'une extrême rapidité car, lorsque le bras de l'inconnue avait bougé, il s'était jeté à plat ventre et les projectiles étaient passés, inoffensifs, au-dessus de lui.

Sans prendre le temps de se rendre compte si ses coups avaient porté, la femme avait gagné en deux bonds la porte du jardin pour s'élancer au-dehors. Bob eut tout juste le temps de se relever avant d'entendre le craquement d'un démarreur manié sans ménagement, puis le ronronnement d'un moteur poussé à fond et le crissement de pneus sur le gravier. Il s'élança et atteignit la porte du jardin, juste à temps pour voir deux feux rouges s'éloigner au loin. Il eut un geste de dépit et grogna :

— Bien ma chance ! Si seulement le démarreur avait eu des ratés !

À peine venait-il d'émettre ces regrets qu'un parfum, s'imposant dans la senteur lourde de la terre et des végétaux, frappa ses narines. Il le huma et murmura :

— Tiens, on dirait...

Il huma encore puis hocha la tête, pour continuer :

C'est bien cela, l'odeur de l'ylang-ylang.

Lentement, il revint vers la maison, pour retrouver Bill et Liane penchés sur le corps du prisonnier, qui ne donnait pas signe de vie.

— Est-il mort ? interrogea-t-il.

Ballantine eut un signe de tête affirmatif.

— Aussi mort qu'on peut l'être, commandant. Ah ! celui qui a fait ce coup-là venait de la bonne école. Avez-vous réussi à le rejoindre ?

Morane eut un signe de dénégation.

— Aucune chance, répondit-il. Elle m'a filé entre les doigts.

— Elle ? fit Bill en levant vers son ami des yeux étonnés.

— Oui, fit Morane, elle. C'était Miss Ylang-Ylang, Son parfum ne trompe pas. Sans doute n'avait-elle que peu de confiance en ses complices, car elle a préféré commander l'opération elle-même. Quand elle a su qu'un des siens avait été capturé, elle est demeurée en arrière pour lui régler son compte et l'empêcher de parler.

— Somme toute, du travail de maître ? dit Bill.

De la tête Bob approuva.

— Oui, du travail de maître. Du sale travail de toute façon.

— Cela a-t-il un quelconque rapport avec la disparition de mon père ? interrogea Liane Fonval.

— Aucun doute là-dessus, répondit Morane. Si nous avons la chance de contrer cette maudite Organisation Smog, nous retrouverons votre père.

« S'il est encore vivant », fut-il sur le point d'ajouter, mais il réussit à se contenir.

— Il faut prévenir la police, tout de suite ! s'impacienta Liane.

Mais Bob haussa les épaules pour déclarer :

— Je doute que la police martiniquaise puisse faire quelque chose. Les services de contre-espionnage du monde entier se sont déjà cassé les dents sur l'Organisation Smog, et ce ne sont pas les quelques gendarmes qui font respecter la loi sur cette île qui...

Le téléphone sonna, Bob alla dans la pièce voisine pour décrocher. Au bout d'un moment, il regagna la véranda. Il avait le visage sombre.

— Qu'est-ce que c'était ? interrogea Liane.

Il hésita, puis soudain se décida :

— C'était une voix de femme. Sans doute celle de Miss Ylang-Ylang. Elle a fait vite. Peut-être téléphonait-elle d'une villa voisine.

— Qu'a-t-elle dit ? s'impacienta Ballantine. Je suppose qu'elle ne nous a pas sonnés uniquement pour nous souhaiter la bonne nuit.

À nouveau, Morane hésita.

— Non, dit-il enfin, pas la bonne nuit... Une menace... Elle affirme que, si nous prévenons la police, le professeur Fonval sera immédiatement supprimé.

Les paroles de Bob Morane avaient fait pousser un léger cri à Liane.

— Croyez-vous que réellement cette menace serait mise à exécution ? interrogea-t-elle.

Dans la voix de la jeune fille, il y avait de la supplication. Mais Bob ne crut pas devoir la tromper. Les choses étaient ce qu'elles étaient, et il fallait que Liane les considérât en face.

— Nous ne pouvons en douter, dit-il. Miss Ylang-Ylang n'a pas l'habitude de faire de vaines plaisanteries. Voilà pourquoi il nous est impossible d'avertir les autorités sans faire courir réellement des risques à votre père.

— Mais alors, que pouvons-nous faire ? Nous n'allons quand même pas le laisser aux mains de ces misérables.

— Telle n'est pas notre intention, en effet, répondit Morane. Il nous faut combattre le Smog par nos propres moyens et tenter d'arriver jusqu'au professeur.

— Mais comment ? fit Bill. Nous n'avons aucune piste.

— Reste le *Désirade* et le faux professeur Séverin. Bien sûr, ce serait nous jeter dans les griffes de Satan lui-même, mais je ne vois pas d'autre solution.

Pendant que le Français parlait, Bill Ballantine réfléchissait.

— Peut-être y aurait-il une solution, fit-il.

N'oublions pas que nous avons la D.S. dans laquelle Mlle Fonval a été enlevée. Peut-être nous fournira-t-elle un indice. Je vais voir si je trouve des papiers à son bord.

Le géant disparut et revint cinq minutes plus tard tenant à la main une liasse de documents parmi lesquels il fouilla rapidement, pour finir par s'exclamer :

— Ça y est, j'y suis ! Cette voiture appartiendrait à un certain Antoon Stonepebel. C'est un Américain qui habite la Martinique. Peut-être a-t-il quelque chose à voir avec la bande ?

— Peut-être, répondit Morane, mais cela m'étonnerait. Si cela était, cet Antoon Stonepebel n'aurait pas laissé ses papiers dans sa voiture. C'est un peu comme si un assassin laissait sa carte de visite après avoir accompli son forfait. Mais rien ne nous empêche de nous renseigner sur cet Antoon Stonepebel et d'aller, lui rendre une petite visite de courtoisie.

Chapitre 5

Antoon Stonepebel était un de ces Américains enrichis dans on ne sait quel commerce et qui tous, ou presque, possèdent dans les Caraïbes une villa où ils viennent se reposer, sous un ciel toujours serein et devant la mer bleue balayée par les doux alizés, d'un labeur trop absorbant. Pourquoi Stonepebel avait-il choisi la Martinique au lieu des Bahamas ou de la Jamaïque, comme la plupart de ses congénères, il serait difficile de le dire. Peut-être était-ce justement le calme de l'île française, située en dehors des circuits coutumiers de vacances, qui l'avait séduit.

Il avait suffi d'un seul coup de fil à Bob Morane pour se renseigner sur la situation exacte de la villa, qui portait le nom évocateur de *Paradise House*. C'était une grande bâtisse, construite depuis quelques années à peine, et dont le style ultramoderne choquait un peu sur l'ordonnance millénaire du rivage frangé de cocotiers. Pourtant, le confort dont elle était pourvue faisait vite oublier son esthétique un peu outrancière. Bâtie à peu de distance de la plage, elle possédait sa piscine d'eau douce, ses courts de tennis et son petit port privé.

Bob Morane, Bill Ballantine et Liane Fonval n'eurent donc aucun mal à découvrir ladite villa et ce fut une rumeur de biguine endiablée qui les accueillit quand la 15 C.V. et la D.S. que Bill pilotait, s'engagèrent sur la large allée empierrée menant à la porte du parc.

— On dirait qu'on s'amuse fort dans le coin, fit remarquer Morane.

Il se souvint alors qu'on était samedi et que le carnaval approchait. Dans toutes les Antilles et l'Amérique latine, à cette époque de l'année, les samedis donnent lieu à de frénétiques réjouissances.

— Sans doute le maître de maison donne-t-il un bal masqué, tenta d'expliquer Bob à l'adresse de Liane, assise à ses côtés dans la 15 C.V.

Sans doute le Français ne se trompait-il pas car, au fur et à mesure que les voitures approchaient de la villa, le bruit de l'orchestre se faisait plus précis et des rumeurs de voix et de rires s'y mêlaient.

La porte du parc était ouverte à deux battants et, quand Bob engagea son véhicule sur la terre meuble des allées, il y remarqua aussitôt de nombreuses traces de pneus et, plus loin, des voitures rutilantes garées entre les massifs de bougainvillées et d'hibiscus. Aucun doute là-dessus : Antoon Stonepebel recevait du monde, et du beau monde !

La 15 C.V. s'arrêta devant la porte de la villa elle-même et, presque aussitôt, un domestique mulâtre apparut. Morane lui montra la D.S. que Bill avait rangée lui aussi devant la villa, et il dit :

— Nous avons trouvé cette voiture abandonnée sur la route et, comme les papiers de bord indiquaient qu'elle appartenait à M. Stonepebel, nous l'avons ramenée.

Le mulâtre considéra la D.S. avec un peu d'effarement, puis il secoua la tête, pour dire :

— Ça pas voitu' missié Stonepebel... Moi pas connaît'...

Morane sursauta légèrement.

— Comment, protesta-t-il, cette voiture n'appartient pas à M. Stonepebel ? Mais alors, les papiers de bord ?

Le domestique allait répondre, mais il n'en eut pas le loisir. Un second personnage venait de sortir lui aussi de la villa. C'était un homme entre deux âges, trapu, aux cheveux bruns tachés de gris. Il y avait en lui une certaine distinction qu'accentuait encore le smoking en alpaga blanc bien coupé.

— Cette voiture est bien à moi, en effet, intervint le nouveau venu. Excusez Joseph, messieurs, mais il n'est à mon service que depuis quelques jours et, comme je possède plusieurs voitures...

L'homme s'interrompit et considéra la D.S. avec un certain intérêt, pour continuer :

— Je suis malgré tout content de la récupérer, en bon état, semble-t-il. On me l'avait volée hier à Fort-de-France et...

À nouveau, il s'interrompit, se détourna de la voiture et reprit avec empressement :

— Mais je parle, je parle et j'oublie de me présenter... Je m'appelle Antoon Stonepebel, et vous êtes les bienvenus chez moi.

À son tour, Morane s'inclina, et il serra la main qui lui était tendue.

— Mon nom est Bob Morane. Et voici mon ami Bill Ballantine et Mlle Fonval.

Tandis que les poignées de mains s'échangeaient, Bob continua :

— J'ai été surpris, je vous l'avoue, quand votre domestique a affirmé que cette voiture ne vous appartenait pas. Les papiers de bord et la carte grise portent pourtant bien votre nom...

Antoon Stonepebel haussa les épaules et lança un rire joyeux.

— Bah ! fit-il, laissons cela. Ce n'est qu'une voiture après tout et, comme je vous l'ai dit, j'en possède plusieurs. Et puis, je l'ai récupérée et tout est pour le mieux.

Stonepebel parlait un français presque correct mais avec cependant un léger accent anglo-saxon. Il y avait en lui une bonhomie qui déplut à Morane. On eût dit que cet homme s'efforçait de se rendre sympathique, ce qui automatiquement le rendait suspect. Pourtant Morane avait appris à ne pas juger les gens à leur seul aspect. Il réserva donc provisoirement son avis sur Antoon Stonepebel. Celui-ci continuait d'ailleurs :

— De toute façon je vous dois de la reconnaissance. Soyez donc mes hôtes pour ce soir. J'ai réuni quelques amis à l'occasion du carnaval et vous nous feriez vraiment grand honneur en vous joignant à nous.

Bill Ballantine allait protester et déclarer qu'ils avaient bien autre chose à faire que se mêler à des réjouissances carnavalesques mais, de la pointe du pied, Morane lui toucha la cheville pour l'engager à se taire, et il répondit :

— Vous nous formulez cette invitation avec tant de gentillesse, monsieur Stonepebel, que nous ne pouvons qu'accepter.

Liane Fonval jeta un regard désespéré en direction de Morane. L'inquiétude qui la tourmentait quant au sort de son père ne la poussait certes pas aux réjouissances, et elle ne

comprenait pas pourquoi Bob avait répondu par l'affirmative à l'invitation de l'Américain. Il fallut que Morane lui décochât un rapide et discret clin d'œil pour qu'elle comprît la raison réelle qui le poussait. Une chose, en effet, intriguait Bob : pourquoi, tout d'abord, et ce en dépit des explications un peu filandreuses de Stonepebel, le domestique avait-il feint de ne pas reconnaître la D.S. ? Et pourquoi son maître avait-il réagi alors avec tant de précipitation ?

Les deux amis et la jeune fille furent entraînés dans une chambre changée en vestiaire, où des costumes de carnaval traînaient épars.

— Je vous laisse, avait déclaré Stonepebel. Vous trouverez là tous les déguisements qu'il vous faut. La demoiselle pourra se changer dans la salle de bains attenante à cette chambre. Quand vous aurez passé vos costumes, venez nous rejoindre sur la terrasse.

Un quart d'heure plus tard, Bob Morane avait revêtu un costume de pirate, Bill s'était enveloppé d'un vaste domino vert, seul déguisement à sa taille, et Liane avait choisi un Pierrot blanc qui lui allait à ravir. Après avoir noué des loupes de velours noir sur leurs visages, ils gagnèrent la terrasse. Celle-ci était vaste et, tout autour de la piscine, plusieurs centaines de personnes, hommes et femmes, tous déguisés et masqués, s'ébattaient au son des biguines jouées par six musiciens indigènes vêtus d'oripeaux.

Presque aussitôt, Bob, Bill et Liane furent happés par la meute tourbillonnante des masques, séparés, noyés dans la foule.

*

Une main se posa légèrement sur l'épaule de Bob et une voix de femme demanda :

— Vous dansez, commandant Morane ?

Déjà, il savait à qui il avait affaire, car quelques fractions de secondes avant que la question ne lui fût posée, il avait senti le parfum de l'ylang-ylang. Lentement, il se retourna pour se

trouver face à face avec une femme déguisée en « guiablesse »¹. Le travesti moulaït parfaitement le corps fuselé de Diane chasseresse et par les fentes du loup, on voyait briller des yeux ardents, pareils à des diamants noirs. Bob regarda l'inconnue avec un peu d'inquiétude et elle se mit à rire :

— Soyez sans crainte, dit-elle, je ne vous mangerai pas. Je n'ai rien d'une ogresse.

Il sourit.

— Alors, dit-il, pourquoi avez-vous choisi ce déguisement ? Vous savez bien que, dans le folklore antillais, les « guiablesses » errent la nuit dans les campagnes *pou' tuer et manger moun*².

Elle rit encore et déclara :

— Quand je dévore quelqu'un, je ne le fais jamais en public. Venez danser.

Déjà, elle l'avait pris par la main et entraîné parmi les danseurs, dont la masse était si serrée qu'elle fut obligée de se presser contre lui, ce qu'elle fit d'ailleurs sans mauvaise grâce. Elle posa même sa joue au creux de l'épaule de Morane, et ce fut d'une voix douce qu'elle dit :

— Vraiment, commandant, j'aurais beaucoup de peine à devoir vous tuer un jour.

— Vous avez essayé il y a une heure à peine, répondit-il. Si vous m'avez manqué, ce n'est pas votre faute.

— Je n'ai pas voulu vous atteindre, dit-elle. Intentionnellement, j'ai tiré trop haut.

Il ricana :

— Je suis vraiment très touché de votre mansuétude, Miss Ylang-Ylang. Pourquoi donc l'ennemie numéro un de tous les services de contre-espionnage aurait-elle épargné l'obscur personnage que je suis ?

— Peut-être parce que je vous admire, Bob... Je puis vous appeler Bob, n'est-ce pas ?

¹ Pour « diablesse ». Nom d'un personnage du folklore antillais, qui à la Martinique, est représenté dans les cortèges de carnaval.

² En créole : « Pour tuer et manger les hommes. »

— Seuls mes amis peuvent m'appeler ainsi, répondit-il. Je ne crois pas que vous fassiez tout à fait partie de mes amis.

Ce fut toujours sur le même ton de flirt, dont elle avait usé jusqu'alors, que Miss Ylang-Ylang reprit :

— Si je ne suis pas de vos amis, fit-elle, je ne demande qu'une chose, c'est que vous fassiez partie des miens. Si vous vouliez devenir mon allié, nous pourrions faire de grandes choses ensemble. À plusieurs reprises déjà vous m'avez dangereusement contrée, ruinant mes projets. J'aurais pu vous faire tuer pour cela mais j'ai hésité, en me disant qu'un homme mort ne sert plus à personne tandis que, vivant, si vous vouliez entrer dans mon camp, diriger avec moi les destinées de l'Organisation Smog...

Bob Morane éclata de rire.

— Diriger avec vous les destinées de l'Organisation Smog ? fit-il. Très peu pour moi. Je préférerais me laisser couper les deux jambes, quitte à devoir toute ma vie me déplacer dans une charrette de cul-de-jatte. Je vous le dis tout net.

Miss Ylang-Ylang ne parut pas extrêmement étonnée de ce refus, car elle déclara aussitôt :

— Je vous comprends, commandant Morane, et je ne vous en veux pas. Vous êtes un idéaliste, mais vous êtes ainsi fait et personne n'y peut rien. Je sais que je ne parviendrai pas à vous convaincre. On ne change pas la nature des gens. Pourtant, si vous vouliez seulement m'assurer de votre neutralité.

— Ma neutralité ? Si je cessais de lutter contre vous quand j'en ai la possibilité, j'aurais l'impression de commettre une trahison. Une trahison envers les autres hommes. Une trahison envers moi-même. Voilà pourquoi, tant que j'en aurai la force, je ne cesserai de vous combattre. Un proverbe affirme qu'il ne faut jamais frapper une femme même avec une rose, mais une « guiablesse » n'est pas tout à fait une femme.

— Donc, fit-elle, sur un ton léger, je devrai me méfier de vous si jamais je vous rencontre une rose à la main. De toute façon, une rose ne me fera pas reculer. Vous-même, vous le savez commandant Morane, malgré votre dureté, votre courage, ne me faites pas peur. Déjà vous m'avez combattue d'homme à

homme, si je puis m'exprimer ainsi. Et vous n'ignorez pas quel redoutable adversaire je puis être.

Une fois déjà Bob Morane avait eu l'occasion de se mesurer corps à corps avec Miss Ylang-Ylang, et s'il n'avait pas été vaincu, il n'avait pas réussi lui-même à la vaincre, tant l'adresse de la mystérieuse jeune femme était diabolique. Il se promettait de ne pas l'épargner une prochaine fois, et, en même temps, il ne pouvait s'empêcher de remarquer l'étrangeté de la situation. Miss Ylang-Ylang et lui-même qui, à plusieurs reprises, s'étaient livré une lutte féroce, étaient là à deviser à bâtons rompus dans une atmosphère de fête, alors que chacun était prêt à sortir ses griffes pour attaquer l'autre.

— Si je comprends bien, continuait Miss Ylang-Ylang je n'ai pas à espérer votre collaboration.

— Vous l'avez dit, « guiablesse » de mon cœur, fit Bob. Vous n'avez rien à espérer de moi, si ce n'est quelque mauvais tour...

Elle demeura un moment silencieuse, puis elle haussa ses frêles épaules.

— Tant pis, vous l'aurez voulu. Repartons dos à dos et oublions cette conversation. La prochaine fois que nous nous reverrons...

— J'espère avoir une rose à la main, coupa Morane en éludant la menace.

Miss Ylang-Ylang se détacha de lui et, soudain, comme si réellement elle avait été une « guiablesse » capable de tous les sortilèges, elle disparut dans la foule des danseurs. Bob demeura là, les bras ballants, mais il ne mit pas beaucoup de temps à récupérer. Il savait à présent que ses amis et lui étaient tombés dans un piège. Si Miss Ylang-Ylang était présente à la partie d'Antoon Stonepebel, il était probable que celui-ci appartenait au Smog.

« Il nous faut nous tirer d'ici au plus vite, songea le Français, sinon nous allons être pris au piège... Repérons Bill et Liane... »

Il n'eut aucune peine à retrouver Ballantine, dont la haute stature dépassait celle de tous les hommes présents. Jouant des coudes, Bob rejoignit le géant et lui glissa rapidement :

— Nous sommes tombés dans une souricière. Cette charmante société doit grouiller d'hommes de main de

l'Organisation Smog. Retrouvons Liane et filons s'il en est encore temps.

Mais ils eurent beau sillonner la foule des invités en tous sens, ils ne purent retrouver le Pierrot blanc. Il semblait que Liane Fonval, elle aussi, se fut volatilisée comme par magie.

Chapitre 6

— Elle ne s'est pourtant pas évaporée ! s'était exclamé Bill Ballantine.

Morane haussa les épaules.

— Cela n'aurait rien d'étonnant. Avec Miss Ylang-Ylang dans le secteur...

À travers les fentes de la cagoule du domino vert, les yeux de Bill Ballantine se fixèrent sur Bob.

— Miss Ylang-Ylang dans le secteur, commandant ? Que voulez-vous dire ?

En quelques mots rapides, Morane mit son ami au courant de la conversation qu'il venait d'avoir avec le chef de l'Organisation Smog.

— Ainsi, c'était elle, cette « guiablesse », avec laquelle vous dansiez tantôt avec tant de conviction ? fit l'Écossais. Vous parliez avec un tel enjouement qu'on eût dit que vous vous lanciez des madrigaux.

— Des madrigaux ! fit Bob. Plutôt des épitaphes : les nôtres... En refusant les propositions de Miss Ylang-Ylang, j'ai peut-être signé notre arrêt de mort.

— Ce n'est pas si sûr, dit Bill. On ne nous enterre pas aussi facilement, vous le savez bien, et Miss Ylang-Ylang également.

Pendant que ces paroles s'échangeaient, Bob regardait sans le faire paraître, autour de soi, se demandant si son ami et lui étaient observés. Pourtant, il ne semblait pas que leur conciliabule eût attiré l'attention, car les invités continuaient à danser et à se divertir comme auparavant.

— Tout cela ne nous dit pas où se trouve Liane Fonval, dit encore Bob. Nous ne pouvons pourtant pas partir sans elle, et j'ai l'impression qu'avant longtemps l'endroit va devenir malsain pour nous.

— Croyez-vous ? interrogea Ballantine. On ne semble pas se préoccuper trop de nos modestes personnes.

— Justement, Bill. C'est cela qui m'inquiète.

Sous son masque, Bob fit la grimace et reprit :

— Nous ne pouvons quitter les lieux sans avoir retrouvé notre compagne. Il faut la chercher encore.

— Oui, bien sûr. Mais où ? Nous avons regardé partout.

— Peut-être avons-nous mal cherché, insista Bob. Nous allons nous séparer, aller chacun de son côté et nous retrouver ici après avoir fait le tour de la propriété. Je sais qu'en nous attardant nous jouons nos vies, mais nous ne pouvons abandonner Liane. Tu iras vers la gauche ; j'irai à droite. Rendez-vous à ce même endroit. Et, surtout, n'oublie pas qu'au moindre signe de danger tu fonces, sans avoir peur de casser un membre ou deux, même s'il s'agit de gens qui n'ont rien à voir dans l'affaire. Cela m'étonnerait, bien sûr, si tous les invités faisaient partie de l'Organisation Smog, mais il en est de même dans toutes les histoires de ce genre ; les bons écopent souvent pour les mauvais.

Ils se séparèrent donc et entreprirent d'explorer la propriété, Bob alla même jusqu'à regarder à l'intérieur des voitures parquées sous les arbres. Nulle part, il ne découvrit la jeune fille disparue et, une demi-heure plus tard, il était de retour à l'endroit qu'il avait quitté. Il patienta quelques minutes, puis un gigantesque domino vert apparut entre les massifs et vint vers lui.

— Rien trouvé, Bill ? interrogea Morane lorsque le domino fut à sa hauteur.

Le géant se contenta de secouer la tête en poussant un grognement sonore, marque évidente de découragement.

— Rien non plus de mon côté, reprit Bob. J'ai pourtant fouillé partout : la petite est introuvable. Que penses-tu que nous puissions faire : chercher encore, ou nous en aller pour avertir la police, ce que nous aurions dû faire depuis longtemps en dépit de l'avertissement de Miss Ylang-Ylang ? Après tout, il s'agit de l'enlèvement de plusieurs personnes.

Ballantine se contenta de hausser les épaules, voulant sans doute signifier ainsi qu'il s'en remettait complètement à la décision de son ami. Celui-ci regarda encore longuement autour de lui, à la recherche d'un bien hypothétique Pierrot blanc, puis

ses regards se portèrent vers le wharf, auquel étaient amarrés plusieurs puissants canots à moteur.

— Si nous allions jeter un coup d'œil à ces embarcations, fit-il. Ils ont échappé à notre attention et, qui sait, peut-être Liane se trouve-t-elle enfermée dans l'un d'eux.

Sans attendre la réponse de son compagnon, Morane se dirigea vers le wharf. À peine avait-il fait quelques pas et contourné un massif d'agaves, qu'il eut brusquement la sensation d'une menace. Il se retourna, prêt à la défensive, pour n'apercevoir que le domino vert. Pourtant, l'attitude de celui-ci avait maintenant quelque chose d'hostile, et Bob comprit pourquoi Bill n'avait pas prononcé la moindre parole depuis son retour. L'homme qui se cachait sous le domino n'était pas Bill, mais quelqu'un d'autre qui avait pris sa place. Cette constatation venait trop tard cependant. Il sembla à Morane qu'une maison de douze étages lui dégringolait sur le coin de la mâchoire, et il tomba en arrière, en chute libre, dans un grand trou noir.

*

Quand Bob Morane reprit ses sens, il était étendu sur le plancher d'une camionnette lancée à toute allure sur une route qui, à en juger par les cahots, devait être en assez mauvais état, comme beaucoup de routes martiniquaises d'ailleurs. Il faisait une obscurité quasi totale à l'intérieur du véhicule, et, quand il voulut se redresser, il se rendit compte qu'il avait les mains liées derrière le dos et les pieds entravés. Son cou lui faisait mal, à croire qu'on avait tenté de le lui arracher ; et, au mouvement qu'il fit, il ne put s'empêcher de pousser un gémissement de douleur. Presque aussitôt, quelqu'un dont il reconnut la voix parla non loin de lui.

— C'est vous, commandant ? Je m'aperçois qu'ils vous ont eu vous aussi, par surprise sans doute.

— Oui, reconnut Bob. Quelqu'un avait revêtu ton domino et je ne me suis pas méfié. Quand je me suis rendu compte que ce n'était pas toi, il était trop tard.

— Comment avez-vous pu vous laisser tromper ainsi ? interrogea l'Écossais. Rien qu'à la taille, vous auriez dû vous rendre compte de la substitution...

— Rien qu'à la taille ! fit Bob avec mauvaise humeur. Justement. Le type qui a pris ta place était lui aussi baraqué comme un éléphant. Pouvais-je supposer qu'il existait deux lourdauds de ton genre dans le coin ? Si tu me disais seulement comment, toi, tu t'es laissé coincer.

— On m'a matraqué par-derrière, expliqua Bill, et je suis tombé. Quand j'ai voulu me relever, ils étaient une demi-douzaine sur moi et l'on m'avait déjà à moitié ligoté. Vous avez l'air de supposer, commandant, que je me suis laissé prendre rien que pour vous embêter.

Morane ne répondit pas tout de suite. Il savait, bien entendu, que si son ami s'était laissé capturer, c'est qu'il n'avait pu faire autrement. Lui-même d'ailleurs ne s'était-il pas laissé capturer sans même avoir le loisir de se défendre ?

— Évidemment, reconnut le Français, nous nous sommes tous deux laissé avoir comme des enfants de chœur embarqués dans une partie de poker avec des professionnels. En attendant, nous sommes dans de bien vilains draps. Je suppose que tu es ligoté toi aussi.

— Un peu, fut la réponse de Bill, et par des spécialistes. Pas moyen de bouger même le petit doigt, ou presque. Où croyez-vous qu'on nous mène, commandant ?

Bob Morane poussa un grognement de mauvaise humeur.

— Si j'étais voyante extralucide, maugréa-t-il, je ne pourrais même pas te renseigner. J'ai oublié ma boule de cristal... Tout ce que je puis t'affirmer, c'est que nous sommes prisonniers du Smog et que je n'aime pas ça du tout.

De l'intérieur même du camion, une voix lança, en assez mauvais français :

— Taisez-vous !

— Tiens, fit Bill, nous avons un ange gardien.

Jusqu'alors les deux amis, à cause de l'obscurité, n'avaient décelé aucune présence à leurs côtés, mais il était évident qu'ils n'étaient pas seuls.

— Oui, dit Morane à son tour, un ange gardien. Tout à fait comme si nous avions l'intention de nous envoler par la voie des airs.

— Taisez-vous ! lança encore la voix.

— Des ordres ! gronda Bill. Des ordres ! Si vous vous présentiez d'abord, mon gros, au lieu de demeurer dans le noir, comme un vilain ours tapi au fond de son trou ?

Mais la voix répéta à nouveau :

— Taisez-vous !

— Pas à dire, goguenarda Morane, vous avez un vocabulaire restreint, mon vieux.

Cette fois, le gardien ne dit rien, mais il se contenta de lancer deux coups de pied. Il devait connaître exactement la place occupée par les prisonniers, car les ruades arrivèrent à destination. Bill poussa un grognement de douleur et se débattit dans ses liens en criant :

— Eh ! minute... Détachez-moi et je vais vous montrer...

Le géant ne dit rien de plus, car la colère étouffait les paroles dans sa gorge. Morane, lui, avait encaissé avec plus de calme, se contentant de dire :

— Tiens, nous avons affaire à un téléspectateur du dimanche. À force d'assister aux matches de football, ça se prend pour un champion.

La camionnette devait à présent grimper une pente fort raide, car les prisonniers avaient de la peine à ne pas glisser vers l'arrière. Finalement, la voiture s'arrêta. Quelques secondes s'écoulèrent, des portières claquèrent, puis Bob Morane et Bill Ballantine furent tirés au-dehors et maintenus debout par plusieurs hommes.

Rapidement, Bob regarda autour de lui. Ils se trouvaient sur une sorte de promontoire rocheux où était bâtie une cabane, en fort mauvais état à présent. Sur leur gauche, ses pentes calcinées et désertes éclairées par la lumière de la lune, s'élevait le mont Pelé, dont le sommet se perdait dans son éternelle coiffe de nuages. Il était probable que la cabane avait servi jadis de poste d'observation, permettant à une équipe spécialisée de surveiller nuit et jour les réactions du terrible volcan. Par la

suite, ce poste d'observation avait sans doute été abandonné au profit d'installations plus modernes.

Des crissements de pneus annoncèrent l'approche de nouveaux véhicules, et deux voitures s'arrêtèrent près de la camionnette. C'était une Chevrolet d'un modèle déjà ancien et une 404. Une douzaine d'hommes en descendirent, et Bob et Bill se rendirent compte ensuite que l'un de ces hommes était en réalité une femme portant des pantalons. Cette femme, ils la reconnurent aussitôt : C'était Miss Ylang-Ylang.

Chapitre 7

Longuement, Miss Ylang-Ylang avait considéré tour à tour Bob Morane et Bill Ballantine maintenant allongés sur le plancher de la cabane. Elle portait une combinaison de soie noire, qui lui donnait un peu le genre souris d'hôtel et qui accusait encore la matité de son visage aux traits parfaits que les beaux yeux, légèrement bridés, éclairaient d'une lueur insolite due sans doute à l'éclat fixe des prunelles taillées semblait-il dans un cristal sombre.

Finalement, les regards de la jeune femme se fixèrent sur Bob, et elle eut un sourire de sphinx, qui ne déparait en rien l'hiératisme de son masque de déesse orientale.

— Ainsi, commandant Morane, dit-elle, vous voilà donc en mon pouvoir. Bien sûr, j'ai dû user d'une arme indigne de vous : la ruse. Il a suffi pour cela que Boris – elle désignait le géant chauve dressé à ses côtés – prenne la place de votre ami et le tour était joué.

— Si le commandant n'avait pas été pris par surprise, intervint Ballantine, il aurait dégonflé votre Boris en un clin d'œil, comme une grosse baudruche qu'il est. Si vous vouliez me faire détacher, je vous montrerais moi-même comment on s'y prend.

Sur les traits de Miss Ylang-Ylang, un léger sourire apparut, qui se voulait réprobateur.

— Nous ne sommes pas ici pour assister à des assauts entre lutteurs de foire, monsieur Ballantine, dit-elle, mais pour parler de choses sérieuses.

— Je crois que nous nous sommes tout dit tout à l'heure, glissa Morane, chez votre ami Antoon Stonepebel. Vous m'avez fait des offres d'alliance et je les ai repoussées. Que voulez-vous encore de moi ?

Elle regarda Morane avec intérêt, voire admiration, puis elle dit :

— Ce que je veux de vous ? Rien de plus que tout à l'heure. Je sais, vous avez refusé mes offres d'association, mais je ne me tiens pas battue pour autant. Je suis têtue, commandant Morane. Je serais vraiment peinée de perdre un ennemi aussi valeureux que vous, et qui donne du piment à la vie aventureuse que je mène. Bien sûr, vous me causez beaucoup d'ennuis, beaucoup trop d'ennuis ; mais, heureusement, vous ne vous dressez pas toujours sur ma route, car vous ne pouvez être partout à la fois et mon organisation étend ses réseaux sur le monde entier. Je puis donc vous pardonner les petits désagréments que vous me causez. En un mot, vous êtes mon meilleur ennemi et je n'ai qu'un espoir, c'est que, bientôt, vous deveniez au contraire mon meilleur ami.

— Je ne puis vous empêcher de vivre d'espérance, goguenarda Morane.

Cette ironie ne désarma pas pour autant le chef du Smog.

— Tout vient à point à qui sait attendre, commandant Morane. Et je veux vous laisser encore le temps de la réflexion. J'ai des choses importantes à accomplir cette nuit. Quand, demain, je reviendrai, peut-être aurez-vous changé d'avis.

— Cela m'étonnerait, dit Morane, du même ton badin que précédemment.

Miss Ylang-Ylang haussa les épaules.

— Nous verrons alors, dit-elle. Peut-être que, si vous persévérez dans votre refus, je me verrai obligée de prendre des mesures draconiennes à votre égard.

Elle secoua gravement la tête, puis elle continua, avec un accent de regret qui n'était pas feint :

— Vraiment, j'aurais beaucoup de peine à voir mourir un aussi vaillant chevalier. Vraiment beaucoup de peine.

— Où se trouve Mlle Fonval ? interrogea Morane.

— Elle est en mon pouvoir, fut la réponse, comme son père d'ailleurs. Bientôt peut-être j'aurai besoin d'otages. Que cette explication vous suffise. Au revoir, commandant Morane.

D'un geste impérieux, Miss Ylang-Ylang réunit son monde et tous quittèrent la cabane, ne laissant que deux hommes à la garde des prisonniers.

— Deux barbouzes seulement, pour nous surveiller ! fit Bill Ballantine quand la porte se fut refermée. Décidément, notre ennemie nous sous-estime. Il faut dire que, ligotés comme nous le sommes...

Bob Morane ne dit rien. Il prêtait l'oreille au bruit des voitures qui démarraient. Il en compta seulement deux ce qui lui fit croire que, logiquement, un véhicule demeurerait devant la cabane. « Si nous réussissons à tromper la vigilance de nos gardiens, songe a-t-il, nous aurons au moins un moyen de locomotion pour nous éloigner au plus vite... »

Le tout était de savoir comment communiquer avec Bill Ballantine sans attirer l'attention de leurs cerbères. Bob ignorait la nationalité de ceux-ci et, de toute façon, ils pouvaient parler plusieurs langues. Bien sûr, si les deux amis avaient eu les mains libres, ils auraient pu employer le langage des sourds-muets qui leur était familier mais, dans l'état où ils se trouvaient, cette possibilité leur était interdite.

Soudain, Morane eut une inspiration. S'adressant à Ballantine, il dit à mi-voix :

— Jaéjacoujate jamoi jabien, Bill. Japarjalons jajavajanaïs. Jafaut jaqu'on jatroujave jale jamojayen jade janous jatijarer jad'ijaci. (— Écoute-moi bien, Bill. Parlons « javanais³ ». Faut qu'on trouve le moyen de nous tirer d'ici...)

Bill sursauta et son visage s'éclaira.

— Jac'est jaujane jaexjaceljalenjate jaijadée, jacomjamanjadant, répondit-il de la même façon. Jaa-javez-javous jaun japlan ? (— C'est une excellente idée, commandant, Avez-vous un plan ?)

— Japas japrécijajasément. Jasi jaon jatenjatait jale jatruc janujaméjaro jadoujaze ? Jatu jate jasoujaviens ? Jale jacoup jade jala jacrijase jad'éjapijalepjasie. Jaon japeut javoir jasi jaça japrenjadra... (— Pas précisément. Si on tentait le truc numéro douze ? Tu te souviens ? Le coup de la crise d'épilepsie. On peut voir si ça prendra.)

³ Langage secret employé par les bagnards et les militaires, et qui consiste à placer simplement « Ja » avant et après chaque syllabe.

À ce moment, un des gardes releva la tête et promena des regards soupçonneux sur les deux prisonniers, puis il demanda :

— Qu'est-ce que vous marmonnez tous les deux ?

— On se pose des devinettes en vieux patois gaëlic, répondit Morane. Même si vous pouviez comprendre, mon vieux, je doute que vous en trouviez les réponses. Trop fort pour un museau de lard de votre espèce.

Le gardien porta la main au revolver qu'il avait posé devant lui, sur la table, et il gronda :

— Faudrait voir à ne pas vous payer ma tête, hein ! mes gaillards, sinon...

— Ne faites pas le méchant, mon vieux, dit calmement Morane. Vous avez entendu ce que votre patronne a dit tout à l'heure, qu'elle voulait faire de moi un allié. On ne sait jamais ; ça pourrait arriver et, alors ; si vous nous faisiez du mal, vous pourriez vous en repentir plus tard.

Cet avertissement parut faire réfléchir le garde. Sa main se retira du revolver et il grogna :

— Ça va, ça va, soyez tranquilles, je ne veux pas d'ennuis avec Miss Ylang-Ylang. Taisez-vous, c'est tout ce que nous vous demandons. Nous faisons notre boulot de gardiens. Faites votre boulot de prisonniers.

Bob sourit, et il pensa : « Notre boulot de prisonniers ? Soyez sans crainte mon vieux, nous allons le faire, et avant longtemps, car le boulot d'un prisonnier c'est justement d'essayer de ne pas le demeurer... »

*

Pendant de longues minutes, les occupants de la cabane, captifs et gardiens, avaient observé un long silence, qui soudain fut brisé par une plainte poussée par Morane. Celui-ci s'était mis à trembler de tous ses membres, tandis que ses mâchoires s'entrechoquaient convulsivement. Et, soudain, il se mit à se tordre dans ses liens, la bave aux lèvres, le corps agité de soubresauts convulsifs, tandis que des gémissements douloureux s'échappaient de sa gorge.

Les gardes avaient sursauté et l'un d'eux demanda à l'adresse de Ballantine :

— Que lui arrive-t-il ?

— Une crise d'épilepsie, répondit l'Écossais en jouant l'inquiétude. Mon ami avait des parents alcooliques. Un père mort du delirium tremens. Ces crises le prennent parfois, quand il éprouve une grande émotion. Si, alors, on ne réussit pas à le maîtriser, il risque à tout moment de se fracasser le crâne contre les murs.

Bob Morane faisait à présent peine à voir. Son corps ligoté, bandé sur lui-même, se détendait brusquement, accomplissant des sauts de carpe tirée hors de l'eau, et il retombait sur le plancher en s'y cognant sourdement. À présent, ses dents étaient serrées et une plainte rauque s'échappait de sa gorge, tandis que la bave lui venait à la commissure des lèvres. Réellement, il avait l'air de souffrir le martyre, et les deux gardiens le regardaient, les yeux écarquillés, ne sachant naturellement quel parti prendre.

— Mais faites quelque chose ! cria Bill. Faites donc quelque chose ! Vous ne voyez donc pas qu'il va se faire mal. Il risque à tout moment de se briser la nuque.

Comme les deux gardes demeuraient indécis, le géant continua sur le même ton de désespoir :

— Vous avez entendu ce que votre patronne a dit tout à l'heure : qu'elle voulait s'en faire un ami. Que dira-t-elle s'il lui arrive du mal ? Elle vous en rendra responsable. Faites quelque chose ! Mais faites donc quelque chose ! Immobilisez-le, l'un par les jambes, l'autre par les épaules. C'est la seule façon. Faites quelque chose ! Faites donc quelque chose !

Rapidement, les deux gardes se consultèrent du regard, puis l'un deux déclara :

— Je crois qu'il nous faut intervenir. Miss Ylang-Ylang nous a confié cet homme et, s'il lui arrivait malheur... Elle tient à ses otages.

Ils se levèrent et s'approchèrent du Français, qui continuait à se trémousser à la façon d'un poisson jeté sur l'herbe. L'un deux se baissa pour lui saisir les jambes, l'autre pour le prendre aux épaules. Alors, tout se passa avec une telle rapidité que ce fut à

peine si Bill, qui pourtant s'attendait à la chose, put suivre les événements. Brusquement, les genoux de Morane se relevèrent et frappèrent avec violence l'un des gardes en pleine face, le rejetant inanimé en arrière. L'autre n'eut même pas le temps de réagir car, s'étant redressé soudain, Morane lui avait porté un coup de tête d'une violence inouïe qui l'avait, lui aussi, renversé inanimé.

— Bravo, commandant ! s'exclama Ballantine. Vous les avez eus tous les deux en pleine cafetière ! Du beau travail de précision.

— Oui, mais j'ai failli m'assommer en même temps, fit Bob. Ce que ce gars avait la tête dure ! Mais ne nous attardons pas en bavardages. Libère-moi avant qu'ils ne reprennent leurs esprits.

En rampant, les deux amis se mirent dos à dos de façon à ce que les poignets ligotés de Morane fussent à hauteur des mains de Bill. Celui-ci s'affaira aussitôt sur les liens de son ami. Par bonheur, il était habile à ce genre de travail et la force de ses doigts l'aida à en venir à bout. Une minute à peine s'était écoulée que Bob avait retrouvé l'usage de ses mains. Déjà un des gardes revenait à lui, secouant la tête et se demandant encore ce qui lui était arrivé. Rapidement, Bob se débarrassa des cordes enserrant ses chevilles et bondit sur l'homme pour, d'un solide crochet à la mâchoire, le rejeter sans connaissance sur le plancher. Le second garde reprenait également ses esprits. Il fut traité de la même façon, et Morane put enfin libérer son compagnon.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes du Smog étaient ligotés à leur tour et éloignés l'un de l'autre, de façon à ce qu'ils ne puissent se rejoindre. L'un d'eux avait été attaché à la table, l'autre à une chaise, à l'autre bout de la pièce. Quand cette besogne fut achevée, les deux amis se consultèrent rapidement.

— Que faisons-nous à présent ? interrogea Ballantine.

— Nous allons commencer par nous tirer d'ici, dit Bob. Ensuite, on verra. Il y a une voiture au-dehors. Elle nous aidera à regagner notre villa mais ne nous embarquons pas sans biscuits. Ces joujoux nous seront peut-être utiles avant longtemps.

Tout en parlant, le Français prenait les revolvers que les deux gardes avaient posés sur la table. Il en passa un à son compagnon et glissa l'autre dans sa ceinture, en disant :

— À présent, filons.

Ils sortirent de la cabane et, rapidement, jetèrent un regard autour d'eux.

Bob Morane désigna une 404 arrêtée à quelques mètres d'eux.

— Voilà qui fera notre affaire, dit-il. Reste à savoir si les clefs sont sur le tableau de bord...

Le contraire ne les eût embarrassés qu'à demi, car ils savaient tous deux comment mettre une voiture en marche en connectant les fils du démarreur. Pourtant, ils n'eurent pas à user de ce moyen, car les clefs étaient bien sur le tableau de bord et, quelques secondes plus tard, ils roulaient en direction du sud de l'île.

Pendant de longues minutes, ils devaient demeurer sans parler, puis Bill interrogea :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant, commandant ? Bien sûr, on est provisoirement tirés d'affaire, mais croyez-vous qu'il serait sage de regagner la villa ?

— Pourquoi pas, fit Bob. Miss Ylang-Ylang nous croit en son pouvoir et elle ne saura sans doute pas avant demain que nous lui avons échappé. Il n'y a donc aucune raison pour que nous ne regagnions pas la villa... Nous n'allons d'ailleurs pas y demeurer longtemps et nous allons profiter de l'atout que notre évasion a mis dans notre jeu pour passer nous-mêmes à l'attaque.

L'Écossais poussa un ricanement sonore.

— À l'attaque, fit-il en écho. C'est facile à dire, mais comment nous y prendre ? Par où attaquer ?

— Tu oublies le *Désirade*, dit Morane. C'est là que tout a commencé et c'est de ce côté que nous allons diriger nos recherches.

— Bien sûr, goguenarda Bill. Nous allons prendre le canot et nous diriger vers le banc de la Manta. On entendra le bruit de notre moteur à des kilomètres et nous serons poissés en moins de temps qu'il ne faut pour cligner de l'œil.

La remarque de son ami frappa Morane en plein. Il serra les dents, furieux de ce contretemps. Il ne lui fallut cependant que peu de temps pour trouver une parade.

— Nous ne prendrons pas le canot, déclara-t-il. Des pêcheurs habitent près de chez nous. Nous allons leur louer très cher leur barque et c'est à la voile que nous irons vers le banc de la Manta. La nuit nous permettra d'approcher aussi près que possible du *Désirade*. Une fois là, nous verrons. Ce qu'il nous faudra tenter avant tout, c'est connaître le sort de Liane et de son père. Je ne crois pas que le Smog ait eu intérêt à les supprimer, du moins immédiatement, car, comme Miss Ylang-Ylang l'a déclaré tout à l'heure, elle aura peut-être bientôt besoin d'otages. Pourtant, je frémis à la seule pensée de ce qui arriverait si, à un moment ou un autre, ces otages lui devenaient inutiles...

Chapitre 8

Ce n'était pas seulement le mystère de la disparition du professeur Fonval – et probablement de toute son équipe – et de celle de sa fille Liane que Bob Morane et Bill Ballantine avaient à résoudre, mais il leur fallait également savoir pourquoi le Smog avait kidnappé le savant et ses collaborateurs et quels étaient les buts secrets de l'organisation. Pour cela, comme l'avait dit Morane, la meilleure résolution à prendre était de passer à l'action pour, tant que l'ennemi ne se méfiait pas, essayer de percer son secret.

Il leur avait fallu à peine une heure pour regagner leur villa et louer une petite barque à voile à des pêcheurs du voisinage. Après avoir entassé dans cette barque les équipements dont ils pouvaient avoir besoin – armes et matériel de plongée – ils avaient pris la mer en direction du banc de la Manta. La nuit était encore loin de sa fin et ils disposaient de plusieurs heures encore pour accomplir la mission qu'ils s'étaient assignée : percer le mystère entourant le *Désirade*. Comment y parviendraient-ils ? Ils ne le savaient guère, mais ils comptaient pourtant sur le hasard et la chance qui, souvent au cours de leurs aventures, s'étaient révélés leurs meilleurs alliés.

Bien que cela ne se remarquât pas à la mer, l'alizé soufflait de façon appuyée et la barque, adroitement menée par Bob Morane et son ami, qui étaient d'excellents navigateurs, filait rapidement avec pour seul bruit le léger crissement de sa coque fendant l'eau en y traçant deux minces sillons d'écume.

Encore assez loin sur la mer, devant le voilier, quelques lumières brillèrent.

— Nous devons approcher de la Manta, fit Bill.

— En effet, approuva Morane. Ce sont les feux de position du *Désirade*.

— S'ils allument ces feux, fit remarquer Ballantine, c'est que ce qu'ils font n'est pas si louche que ça.

— Ce n'est pas si sûr, fit Bob en hochant la tête. Ce serait justement s'ils n'allumaient pas ces feux de position que leur attitude paraîtrait suspecte... approchons-nous autant que nous le pouvons.

Ils firent comme Morane l'avait dit et, quand ils ne furent plus qu'à environ à un mille du banc, ils affalèrent la voile qui, bien que n'étant pas parfaitement blanche, pouvait être aperçue de loin.

— Parlons bas à présent, recommanda Bob, car les bruits portent loin sur l'eau.

L'ancre fut jetée et les deux amis demeurèrent accroupis au fond de leur embarcation, en braquant des jumelles en direction du *Désirade* afin d'essayer de se rendre compte de ce qui se passait à bord.

Vingt minutes environ s'écoulèrent, sans qu'ils eussent rien remarqué de suspect. Soudain, Bill désigna un point précis, légèrement sur la droite du *Désirade*, et il murmura :

— Regardez là, commandant, cette luminescence...

Une sorte de lueur verdâtre semblait en effet monter du fond de la mer. Cela n'avait rien à voir avec les phosphorescences produites par des colonies de protozoaires ou de noctiluques. Et Morane eut bientôt la certitude qu'il ne s'agissait pas d'un phénomène naturel.

— On dirait que des plongeurs travaillent sous la mer, dit-il.

— Cela n'aurait rien d'extraordinaire, fit Bill à son tour, puisqu'il s'agit d'une expédition océanographique.

— Cela m'étonnerait si les plongeurs du professeur Fonval travaillaient la nuit, alors qu'ils disposent de tout le jour pour accomplir leurs recherches à leur aise. J'aimerais aller jeter un coup d'œil là-bas.

— Nous nous rapprocherions trop du *Désirade*, rétorqua Bill, et nous risquerions de nous faire repérer.

— Pas si nous y allons à la nage, dit Morane. Passons nos combinaisons et nos scaphandres.

Quelques minutes plus tard, ils avaient enfilé leurs combinaisons de plongée en néoprène et endossé leurs scaphandres à circuit fermé, qui avaient le gros avantage de ne pas produire la moindre bulle. Masque sur le visage, palmes aux

pieds, poignard au côté, ils se laissèrent glisser silencieusement dans l'eau et se mirent à nager, toujours aussi silencieusement que possible, en direction de la fluorescence sous-marine. Quand ils n'en furent plus qu'à deux cents mètres, ils plongèrent. Il y avait assez peu de fond, vingt mètres tout au plus, et ils pouvaient nager en se dissimulant parmi les rochers et les coraux. Finalement, ils s'embusquèrent derrière un massif de madrépores, dont un des côtés était déjà éclaboussé par la lumière mystérieuse. Ils purent alors contempler un étrange spectacle. Une demi-douzaine de petits sous-marins de poche entouraient la longue forme fuselée d'une gigantesque fusée qu'ils traînaient sur le fond de la mer. Des projecteurs, tenus par des plongeurs virevoltant autour de l'étrange attelage, éclairaient cette fusée, sans doute afin de surveiller sa progression et éviter qu'elle ne se coinçât dans quelque roche. Au fur et à mesure de l'avance, les plongeurs devaient transmettre des ordres par ondes courtes aux pilotes des sous-marins miniatures.

À travers leurs masques, les deux amis avaient échangé un long regard et, sans pouvoir se parler, ils se comprirent.

« La fusée *Man of War* ! », avait songé Morane.

Il savait à présent où se trouvait la fameuse fusée tactique américaine, qui s'était perdue peu de temps avant dans la mer des Caraïbes et que l'on avait renoncé à récupérer. En même temps, les buts du Smog s'éclairaient pour les deux amis. La redoutable organisation essayait de récupérer l'engin, sans doute pour le compte de quelque nation adverse des États-Unis, à moins que ce ne fût dans le but de la revendre au plus offrant.

Là-bas, alors que l'étrange attelage se trouvait presque à hauteur du *Désirade*, les sous-marins de poche s'étaient arrêtés et les câbles qui les reliaient à la fusée s'étaient détachés, automatiquement. À présent, le *Man of War* reposait sur le fond de corail et, aussitôt éclairés par les projecteurs, des plongeurs se mirent au travail autour de l'engin. Bill lança un regard à son compagnon, un regard dans lequel Bob lut cette question :

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

Morane ne pouvait répondre. Mais il savait que des plongeurs spécialisés du Smog étaient en train de détacher la tête de la fusée, qui contenait l'élément principal de la fusée sans doute quelque nouvelle arme tactique aux effets redoutables.

Pour le moment, les deux amis n'avaient plus rien à faire là, car ils n'ignoraient pas que le travail des plongeurs serait long, qu'il prendrait assurément plusieurs heures.

De la main, Bob commanda la retraite et, silencieusement, rasant le fond, ils se mirent à nager en direction de leur embarcation.

Un peu plus tard, débarrassés de leurs appareils respiratoires, mais ayant conservé les combinaisons de plongée, Bob Morane et Bill Ballantine reposaient au fond de la barque de pêche.

— Nous savons à présent où est passée la fusée *Man of War*, n'est-ce pas commandant ? avait dit Bill.

Bob Morane approuva de la tête.

— Oui, Bill, et l'on comprend pourquoi la marine américaine n'a pu la récupérer. Il est probable que le Smog avait connaissance du point exact de chute. Peut-être même ses sous-marins de poche y attendaient-ils l'engin qui, aussitôt, fut remorqué. Les équipes du Smog travaillaient la nuit afin de ne pas risquer de se faire repérer. Pendant la journée, la fusée devait être recouverte de filets de camouflage en attendant que la nuit tombât à nouveau.

— Je me demande ce que Miss Ylang-Ylang pourrait bien faire de cette fusée ? s'inquiéta Bill.

— Tu n'as donc pas compris, fit Morane, que ce qu'elle veut c'est l'ogive terminale contenant l'arme secrète et, rien d'autre. Il est certain que le Smog pourra tirer beaucoup d'argent en revendant l'ogive en question à une nation étrangère. Pour le moment, les plongeurs sont justement occupés à détacher cette ogive de la fusée porteuse. Sans doute, par la suite, sera-telle hissée à bord du *Désirade* qui se dirigera vers une destination inconnue où les acheteurs attendront qu'on leur livre la marchandise.

Pendant quelques instants, les deux amis devaient demeurer silencieux, à remuer leurs pensées. Puis Bill demanda :

— Comment pensez-vous que nous puissions intervenir, commandant ?

Longuement, Morane hocha la tête en signe d'ignorance et d'impuissance.

— Je n'en ai pas la moindre idée, finit-il par avouer.

— Et si nous avertissions la police martiniquaise ? suggéra l'Écossais.

— Ce ne serait pas une solution. Le banc de la Manta est situé en eau internationale, c'est-à-dire en dehors de la juridiction française. Ce qu'il faudrait, c'est avertir le Service secret américain qui, lui pourrait intervenir efficacement. Mais voilà, en aurions-nous le temps ? Il est probable que d'ici à ce que le Service secret réagisse, l'ogive de la fusée sera détachée et embarquée pour une destination inconnue.

— De toute façon, constata Bill, dès que le Service secret serait averti, cela ne nous regarderait plus. À lui d'agir. Je propose que nous gagnions aussitôt Fort-de-France pour adresser un câble à Herbert Gains.

Herbert Gains était un des grands manitous du contre-espionnage américain et, souvent, Bob et Bill avaient collaboré avec lui, et particulièrement pour contrer le Smog⁴. Cependant, Morane, bien qu'il ne refusât pas d'avertir Gains, n'était pas tout à fait du même avis que son ami quand il s'agissait de se laver les mains de l'affaire.

— Tu oublies une chose, Bill, c'est que Liane, son père et les collaborateurs de ce dernier sont aux mains du Smog. Que leur arriverait-il si la Marine des États-Unis intervenait ?

— Miss Ylang-Ylang les garderait comme otages, tout simplement, fit Ballantine. Plus tard, elle les libérerait eu échange de sa propre liberté.

— Ce n'est pas si sûr. Il est possible également que, pour faire disparaître tout témoin gênant, le Smog fasse exécuter

⁴ Lire *Terreur à la Manicouagan*, Marabout Junior n°294 et *Le Président ne mourra pas*, Marabout Junior n°306.

proprement et simplement ses prisonniers. Nous ne pouvons courir un tel risque.

— Que faire alors ? interrogea encore Bill Ballantine.

— Je ne vois qu'une solution, répondit Morane, agir nous-mêmes, et le plus secrètement possible. Tout d'abord, j'aimerais aller jeter un coup d'œil sur le *Désirade*. Cet après-midi le faux professeur Séverin ne nous a permis qu'une visite sommaire. Sans doute ne nous a-t-il pas montré certaines choses qui pourraient nous intéresser.

— Bon. Nous voilà à bord du *Désirade*. Et que se passe-t-il ensuite ? s'enquit Bill.

— Nous allons le visiter depuis le pont jusqu'aux cales pour essayer de découvrir les secrets qu'il peut cacher. Qui sait ! Le professeur Fonval, ses collaborateurs et Liane y sont peut-être séquestrés.

La proposition du Français ne semblait pas obtenir l'approbation totale de Bill, qui fit remarquer :

— Et si nous nous faisons également coincer ? Nous serions bien avancés : il y aura deux prisonniers de plus, tout simplement, ou deux morts.

Bob demeura songeur, à peser sans doute le pour et le contre. Ce fut le pour qui l'emporta, car il déclara soudain :

— Nous nous arrangerons justement pour ne pas nous faire surprendre. Nous avons l'habitude de nous conduire à la façon d'Indiens sur le sentier de la guerre. Nous irons donc immédiatement jeter un coup d'œil à bord du *Désirade*.

Le géant n'insista pas. Il n'avait d'ailleurs aucune envie réelle d'insister car, autant que son ami, il était prêt à risquer sa vie pour sauver Liane, son père et les savants de l'expédition, tout en ruinant en même temps les desseins scélérats du Smog et de Miss Ylang-Ylang.

*

Après avoir, en usant des pagaies, rapproché au maximum la petite barque de pêche du *Désirade*, afin d'avoir à parcourir une moins grande distance à la nage, Bob Morane et Bill Ballantine s'étaient glissés silencieusement à l'eau. Ils n'avaient gardé que

leur combinaison de plongée, à la ceinture de laquelle ils avaient accroché un revolver enfermé dans un sac étanche. Ils allaient à la brasse, qui est une nage silencieuse bien que relativement lente, mais il n'était pas question pour eux de battre des records. Tout ce qui comptait, c'était d'arriver au *Désirade* sans s'être fait repérer.

Tout se passa sans encombre et ils atteignirent sains et saufs le bas de l'échelle de coupée. En s'approchant du bateau, ils avaient avec soin inspecté son pont, mais sans y découvrir la moindre présence humaine, bien que quelques lumières y fussent allumées.

Déjà, Bill allait s'engager sur l'échelle, quand Morane lui posa la main sur l'épaule et, de la tête, lui fit un signe négatif. En même temps, il désignait la chaîne d'ancre, à l'avant. Bill comprit ce que voulait dire son ami. Le sommet de l'échelle de coupée pouvait être surveillé et il était plus prudent de se hisser par une autre voie. En quelques brasses, ils atteignirent la chaîne d'ancre et se mirent à grimper silencieusement. Rapidement, ils arrivèrent à l'écubier, accomplirent un rétablissement et se laissèrent tomber à plat ventre sur le pont.

Pendant un temps indéterminé, ils demeurèrent ainsi tapis derrière les montants du cabestan, à surveiller l'étendue du pont et l'enfilade des coursives supérieures. Pourtant, ils ne devaient rien remarquer de suspect.

— Il est probable que la presque totalité des plongeurs du Smog s'affairent autour de la fusée, souffla Morane. Seuls quelques hommes doivent être demeurés à bord. Cela simplifiera notre travail d'exploration.

De la main, le Français désigna une écoutille, à quelques mètres d'eux, et il continua :

— Allons par-là.

Ils se glissèrent vers l'écoutille, dans laquelle ils pénétrèrent, pour descendre rapidement un escalier et prendre pied dans une première coursive.

Systématiquement, ils explorèrent le bateau, pénétrant dans les cabines dont la porte était ouverte, prêtant l'oreille devant celles dans lesquelles ils ne pouvaient pénétrer. À plusieurs reprises, ils aperçurent des silhouettes humaines au détour de

l'un ou l'autre couloir, et il leur fallut se dissimuler. En aucun moment cependant l'alerte ne devait être donnée.

Dans une grande cabine, ils découvrirent les réserves d'équipements de plongée de l'expédition : scaphandres autonomes, combinaisons, palmes, masques, fusils sous-marins.

— Voilà de quoi nous déguiser si nous voulons nous mêler aux plongeurs qui travaillent autour de la fusée, remarqua Ballantine.

En effet, les combinaisons que portaient les deux amis étaient faites de néoprène noir, tandis que celles des hommes du Smog, qui avaient emprunté une partie de l'équipement de l'expédition du professeur Fonval, étaient bleues.

— Nous verrons plus tard, répondit Morane. Pour le moment, continuons notre exploration.

Bob, qui marchait en tête, devait s'engager le premier sur l'échelle menant à la cale. Il n'en avait pas encore atteint le pied qu'il remonta précipitamment.

— Que se passe-t-il ? interrogea à voix très basse Ballantine.

— Jette un coup d'œil toi-même, Bill, fit Bob sur le même ton.

Précautionneusement, le géant jeta un regard le long de la coursive basse, de chaque côté de laquelle s'ouvraient les portes des cales. Devant une de ces portes, deux hommes armés se tenaient en faction, un peu comme des geôliers gardant la porte d'une prison. À son tour, Bill remonta pour demander à son compagnon :

— De quoi s'agit-il, à votre avis, commandant ?

— Je pense que ces hommes gardent des prisonniers. Et qui peuvent être ces prisonniers, sinon Fonval et ses collaborateurs ? Peut-être même Liane est-elle parmi eux ?

Bill Ballantine eut un ricanement étouffé.

— Eh bien ! murmura-t-il, tout ce qui nous reste à faire, c'est les délivrer.

Déjà le colosse faisait mine de gagner la coursive inférieure, quand Morane l'arrêta en lui posant la main sur le bras et en murmurant :

— Surtout, ne nous emballons pas. Pas moyen de nous cacher pour atteindre les gardes et, avant même que nous y soyons parvenus, ils auraient ouvert le feu sur nous. Non seulement nous risquerions d'écoper mais, en outre, l'alarme serait donnée.

— Que faire alors ?

— J'aimerais aller jeter un coup d'œil du côté de la fusée, répondit Morane.

— Bien sûr, mais comment nous y prendre sans nous faire repérer ?

— Tout à l'heure, tu nous as fourni toi-même la solution, Bill. Nous allons échanger nos équipements contre d'autres, identiques à ceux qu'emploient les plongeurs du Smog. Avec le masque de plongée sur le visage, notre déguisement sera parfait.

Ils regagnèrent la cabine où, peu de temps auparavant, ils avaient découvert les réserves en équipements de l'expédition et, rapidement, ils troquèrent leurs combinaisons de néoprène noir contre des bleues. Ils choisirent des masques, des palmes et de petits scaphandres monobouteilles qui leur donneraient une autonomie sous-marine d'une heure environ, ce qui serait amplement suffisant pour ce qu'ils comptaient faire.

Ainsi nantis, ils regagnèrent le pont. De loin, ils aperçurent plusieurs silhouettes humaines mais, bien qu'ils n'eussent pas passé leurs masques, ils ne furent pas inquiétés, les combinaisons bleues leur faisant, à distance, un camouflage suffisant.

Sur le pont, ils choisirent un coin désert pour s'équiper, car il leur restait à mettre leurs masques, à chausser leurs palmes et à endosser leurs scaphandres. Déjà, ils avaient passé leurs masques et ils étaient en train d'enfiler les palmes, quand Bob souffla :

— Attention, on vient.

Des pas se rapprochaient, indiquant que deux hommes, trois peut-être, s'avançaient dans leur direction.

Tournant le dos, baissés de façon à laisser voir le moins possible de leurs personnes, les deux amis attendirent, prêts à bondir sur les nouveaux venus à la première alerte.

Heureusement, la nuit les favorisait et, assurément, la présence de deux plongeurs sur le pont du *Désirade* était assez naturelle pour n'étonner personne, car les hommes passèrent tout près sans même s'intéresser à eux.

— Je me sens pressé d'être dans la flotte, souffla Bill quand le bruit de pas se fut éloigné. Il commence à faire malsain sur ce rafiôt. À force de jouer avec le feu, on finira par se brûler.

— Ne broie pas du noir, mon vieux, dit à son tour Morane. On s'en est tirés jusqu'ici. Aucune raison pour que ça ne continue pas.

Ils se bouclèrent les monobouteilles sur les épaules et, enjambant la rambarde, la main sur le masque pour empêcher qu'il ne soit arraché lors de leur entrée dans l'eau, ils se laissèrent glisser le long de la coque.

Aussitôt, ils plongèrent, se dirigeant vers l'endroit où, éclairés par les projecteurs, les plongeurs du Smog travaillaient autour de la fusée. Leurs combinaisons bleues leur fournissaient des déguisements parfaits, et ils purent se rapprocher au maximum.

Bientôt, aucun doute ne leur demeura : les plongeurs étaient bien occupés à détacher la tête de la fusée. Il était donc bien dans les intentions de Smog de récupérer le dispositif tactique. Le corps du *Man of War* lui-même ne devait pas intéresser l'organisation, et il était évident qu'il serait abandonné.

Comment intervenir efficacement ? Bob se le demandait. Bill et lui ne pouvaient espérer combattre ouvertement un adversaire manifestement supérieur en nombre. La ruse pouvait donc être leur seule arme.

Soudain, de la main, Bob désigna à son ami un des sous-marins de poche qui, en solitaire, remontait vers la surface. À travers son masque, Ballantine interrogea Morane du regard. Les deux amis se connaissaient assez pour savoir lire dans les yeux l'un de l'autre, sans qu'il fût besoin de paroles. Aussitôt, l'Écossais comprit que le dessein de son ami était de s'emparer du submersible, et comme il n'y avait pas moyen de discuter, Bill ne put que suivre Morane quand celui-ci s'élança vers la surface.

Chapitre 9

Les sous-marins de poche dont usait l'Organisation Smog étaient d'un type connu par Bob Morane et Bill Ballantine. D'origine britannique et provenant sans doute des surplus, ils étaient prévus pour des opérations de commando et deux personnes pouvaient y prendre place. En outre, une soute, située à l'arrière, permettait d'y entreposer du matériel.

Quand Bob et son compagnon atteignirent à leur tour la surface, le submersible s'y était déjà immobilisé, bercé doucement par la houle. Pour quelle raison ses passagers avaient-ils émergé ? Peut-être pour réparer quelque avarie mineure, ou plus simplement pour prendre une gorgée d'air frais.

Nageant silencieusement entre deux eaux, Morane et Bill atteignirent le sous-marin, et se collèrent à sa coque. Ils ne durent pas attendre bien longtemps. Le cockpit s'ouvrit et un homme vêtu d'une combinaison de plongeur apparut et se hissa au-dehors. Avec bruit, il avala une grande goulée d'air frais et lança, en allemand, à l'adresse de son compagnon, demeuré à l'intérieur du submersible :

— Ça fait plaisir de pouvoir se rafraîchir un peu après être demeuré tant de temps à l'intérieur de cette boîte à conserve.

Il n'en dit pas davantage. La large main de Bill Ballantine l'avait saisi par la cheville et tiré à l'eau. Il voulut ouvrir la bouche pour appeler, mais un crochet, assené par le géant, l'en empêcha et le fit retomber inanimé.

— Maintiens-le à la surface, souffla Morane à l'adresse de Bill. Je m'occupe de l'autre.

Rapidement, le Français se débarrassa de son appareil respiratoire, qu'il laissa couler, puis de ses palmes. Ensuite, il se laissa glisser dans l'ouverture du cockpit et déboucha dans la partie arrière du poste de commandes, où un second individu

occupait un des sièges étroits. Il tourna légèrement la tête vers Bob et demanda, toujours en allemand :

— Cela va-t-il mieux, Hans ?

— Beaucoup mieux, répondit Morane dans la même langue.

Ne reconnaissant pas la voix de son compagnon, le pilote du submersible sursauta et se retourna vers Morane.

— Mais vous n'êtes pas... !

Il n'en dit pas davantage. D'un coup du tranchant de la main à la base du menton, Bob l'avait foudroyé.

Se dressant hors du cockpit, Morane lança à l'adresse de Bill :

— Tu peux amener l'autre ici. On trouvera bien un coin où les caser.

Évidemment, il eût été plus simple de jeter les deux hommes du Smog à la mer, car ces misérables n'eussent assurément pas hésité à tuer froidement le Français et son compagnon s'ils en avaient eu l'occasion. Pourtant, un tel procédé criminel répugnait aux deux amis.

Quelques minutes plus tard, Bill Ballantine, poussant devant lui sa victime toujours inanimée, était venu rejoindre Bob à l'intérieur. À cause de l'exiguïté de la cabine, ils éprouvèrent quelque peine à ligoter leurs prisonniers, mais finalement ils y parvinrent et réussirent à les caser dans la soute à matériel, heureusement vide.

— Je crois qu'on peut y aller, fit Bill. Vous réussirez à piloter cet engin, commandant ?

— Je l'espère, répondit Morane. Ferme la valve.

À plusieurs reprises, Bob avait eu l'occasion de piloter des sous-marins miniatures, mais non de ce type. Il ne lui fallut cependant pas plus de quelques minutes pour se familiariser avec son fonctionnement. Tout d'abord, Ballantine et lui avaient craint que ce ne fût une avarie qui avait obligé les passagers du submersible à remonter, mais il s'avéra bientôt qu'il n'en était rien.

Lentement, veillant à n'effectuer aucune fausse manœuvre qui eût pu paraître suspecte aux plongeurs du Smog, Bob emplît les ballasts et, doucement, le submersible se mit à descendre. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres du fond, Morane

l'immobilisa. Par les larges hublots, Bill et lui pouvaient voir la fusée *Man of War*, autour de laquelle les plongeurs continuaient à s'affairer. Les sous-marins de poche, eux, étaient posés sur le fond, attendant sans doute d'entrer à nouveau en action.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea doucement Ballantine.

— On se pose nous aussi et on attend, fut la réponse. Il nous faut savoir ce que l'on va faire de la tête de la fusée.

Dix minutes s'écoulèrent peut-être, sans que rien ne se passât. Puis, soudain, une voix sortit du diffuseur d'ondes courtes du submersible. Une voix incompréhensible, car les mots prononcés n'appartenaient à aucune langue connue.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura Ballantine.

— Un langage secret sans doute, fit Bob sur le même ton, que les chefs du Smog emploient pour éviter que leurs ordres lancés par radio ne soient compris par des étrangers à l'organisation.

— Une sorte de « javanais » en quelque sorte.

— C'est cela : une sorte de « javanais », mais plus complexe sans doute.

La voix du diffuseur continuait à lancer ses paroles incompréhensibles, mais il sembla à Morane et à Bill que son ton avait haussé.

— Le gars n'a pas l'air content, constata Ballantine, et...

Tout à coup, l'Écossais s'interrompit et pointa un doigt à travers le hublot.

— Regardez !

Les autres sous-marins de poche s'étaient légèrement soulevés du fond et semblaient pointer leurs avants vers l'appareil occupé par Morane et Ballantine.

— J'ai l'impression que nous sommes repérés, continua Bill.

Dans le diffuseur, la voix clama, en anglais cette fois :

— SG 12, répondez ! Dites le mot de passe !

« SG 12 » ! Morane se souvenait que c'était là le numéro d'immatriculation inscrit sur la coque du submersible. Quant au mot de passe grâce auquel les gens du Smog pouvaient se reconnaître, il l'ignorait complètement, d'autant plus que l'organisation devait en changer souvent.

— Le mot de passe ! insistait la voix du diffuseur.

Et, brusquement, Morane prit son parti.

— Allez vous faire couper en huit dans le sens de la longueur ? cria-t-il dans le micro.

Il coupa le contact et poursuivit, à l'adresse de son compagnon :

— Faut filer. Nous avons été repérés à cause de ces ordres lancés en langage secret. On va essayer de gagner la côte.

Les autres submersibles convergeaient vers eux. Bob poussa le moteur électrique à fond et le sous-marin fendit les eaux à la façon d'une torpille.

Ce que Morane désirait avant tout, c'était prendre la plus grande avance afin de toucher la côte et fuir avant que leurs poursuivants n'aient abordé à leur tour. Une fois à terre, les deux amis pourraient se perdre dans la nature.

On avait dépassé la fusée, et la nuit bleue de la mer entourait à présent le SG 12, dont Bob dut allumer les projecteurs, afin d'éviter qu'il ne se fracassât sur les récifs de coraux. Et, soudain, deux flèches de feu passèrent à gauche et à droite du submersible, pour aller toucher un massif corallien et y éclater en deux fleurs rouges et fugaces.

— Des roquettes ! s'exclama Bill. Nos poursuivants sont armés de roquettes sous-marines.

Morane serra les dents et se rapprocha du fond afin d'offrir une cible moins aisée en se faufilant entre les massifs madréporiques. Bien sûr, cette tactique comportait certains risques, entre autres celui de heurter un récif, mais tout était préférable au danger des roquettes.

À plusieurs reprises, des projectiles manquèrent de peu le submersible. L'un d'eux éclata même si près que, pendant un moment, on put croire qu'un des hublots avait été fracassé. Il n'en était rien cependant, et la fuite put reprendre, avec les mêmes risques que précédemment.

Rapidement le fond de la mer s'élevait, ce qui indiquait l'approche de la côte. Bientôt, les récifs coralliens devinrent moins denses et une interminable plage de sable leur succéda.

— Quand nous ne serons plus qu'à quelques centaines de mètres du rivage, dit Bob, je ferai surface et nous nous jetterons à la nage.

Quelques nouvelles secondes s'écoulèrent, puis Bob dit à nouveau :

— Je fais surface ! Ouvre la valve.

Le submersible émergea, et Bill obéit au commandement de son ami. Morane réduisit la vitesse de l'appareil et quitta le poste de pilotage. L'un après l'autre les deux amis se hissèrent au-dehors et se laissèrent glisser le long des flancs du sous-marin. Ils plongèrent le plus profondément possible afin d'échapper aux remous de l'hélice et nagèrent un moment entre deux eaux. Vingt mètres plus loin, ils émergèrent, pour se rendre compte qu'ils n'étaient plus qu'à une encablure environ du rivage, vers lequel ils se mirent à nager de toute la vitesse dont ils étaient capables.

À ce moment, une roquette frappa le SG 12 en plein et le fit éclater comme une noix.

*

Quand Bob Morane et Bill Ballantine eurent atteint la plage après un crawl précipité, qui les laissa un peu essoufflés, ils demeurèrent étendus dans le sable à observer la mer devant eux. L'épave du SG 12 avait coulé et, nulle part, on n'apercevait les submersibles poursuivants. Il ne semblait pas que leurs pilotes aient eu l'intention de faire surface.

— Peut-être ne se sont-ils pas rendu compte que nous avons quitté le sous-marin, supposa Bill. Dans ce cas, ils doivent nous croire morts.

— C'est possible, approuva Morane, probable même. Ils auront alors regagné le banc de la Manta sans faire surface. Mais ne moisissons pas ici. Au plus vite nous nous serons évanouis dans la nature, mieux cela sera.

Tournant le dos à la mer, ils traversèrent la plage et s'engagèrent sous les cocotiers. Ils savaient qu'en allant droit devant eux, ils atteindraient infailliblement la route qui, sur tout le pourtour de l'île, longeait la côte.

Au bout de quelques centaines de mètres cependant, Ballantine s'arrêta.

— Je fonds littéralement dans cette maudite combinaison, maugréa-t-il. Si seulement je pouvais l'enlever !

— Rien ne t'en empêche, Bill, répondit Morane. Je vais même t'imiter.

— Ouais. Et nous aurons bel air si on nous trouve en train d'errer, en slip, sur la route. On nous prendra pour des cinglés.

— Cela m'étonnerait, dit Bob en riant. On en a vu d'autres, à la Martinique, et un homme en slip, voire deux hommes en slip, n'y ont jamais fait peur à personne. Et puis, nous ne devons pas être bien loin de la villa. Nous y trouverons des vêtements.

— La villa ? Serait-ce bien prudent de nous y rendre ?

— Nos adversaires ne peuvent deviner que c'est nous qui nous sommes emparés du sous-marin de poche, puisque en principe ils nous croient toujours prisonniers dans la cabane, sur les pentes du mont Pelé. Aucune raison donc pour que, plus que tout à l'heure, ils nous attendent à la villa. Allons, débarrassons-nous de ces peu confortables combinaisons de plongée et remettons-nous en route.

Il leur fallut une demi-heure environ pour atteindre la villa. Celle-ci semblait déserte et, en fait, elle l'était. La clef, cachée sous une pierre, était demeurée à sa place, et rien n'indiquait qu'on y eût touché. Pourtant, quand les deux amis pénétrèrent dans le salon, ils remarquèrent aussitôt, bien qu'ils n'eussent pas fait de lumière, la feuille blanche posée bien en évidence sur la table. Bob prit une torche électrique dans un tiroir et y jeta un coup d'œil. La feuille était couverte de quelques lignes, tracées au crayon rouge. Elle disait :

Quand vous rentrerez, rendez-vous aussitôt à l'hôtel l'Impératrice, Fort-de-France. Demandez la chambre 7.

Ce n'était pas signé.

Par-dessus l'épaule de son ami, Bill Ballantine avait lu lui aussi.

— Drôle de truc, grogna-t-il. À votre avis, qu'est-ce que ça peut bien être, commandant ? Un piège ?

— Cela m'étonnerait. On n'aurait pas choisi l'hôtel l'*Impératrice*, en pleine ville.

Longuement, Bob Morane tourna et retourna le message entre ses doigts.

— Étrange quand même, reprit-il. Un inconnu pénètre ici, on se demande bien comment, puis il repart comme il est venu, en refermant les portes derrière lui et en laissant ce message, sans le signer bien entendu. Évidemment, cela doit avoir un rapport avec l'affaire qui nous occupe. Ce serait bien le hasard si deux trucs de ce genre nous tombaient dessus en même temps. Donc, il s'agit du Smog. Donc, nous devons nous rendre au rendez-vous.

— Et s'il s'agissait d'un piège ? insista Bill.

— Je te répète que je ne le crois pas. Et puis, de toute façon, nous ne pouvons négliger aucune piste, car il faut reconnaître que, jusqu'ici, nous nous sommes beaucoup agités sans marquer de points. On en a même plutôt perdu avec la disparition de Liane Fonval. Habillons-nous et allons jeter un coup d'œil à l'hôtel *l'Impératrice*.

Après s'être vêtus rapidement, ils retrouvèrent la camionnette, empruntée aux hommes du Smog, là où ils l'avaient laissée, à l'abri de palmiers nains, et ils prirent la route de Fort-de-France.

Ils atteignirent la ville comme l'aube rosissait le ciel et, aussitôt, ils gagnèrent l'hôtel *l'Impératrice*, où ils pénétrèrent.

Un gros mulâtre, à la chevelure grisonnante, somnolait derrière le comptoir et il sursauta légèrement quand Bob l'interpella.

— Vous quoi vouloi' ? interrogea-t-il. Ça pas êt' heu' pou'...

— Nous voulons voir le locataire de la chambre 7, interrompit Morane.

— Chamb' 7 ? Le missié amé'icain... C'est au p'emier étage...

« Le missié amé'icain » !... C'était déjà un renseignement, mais cela ne satisfaisait et ne rassurait Bob qu'à demi. Il crut donc bon d'insister :

— C'est bien de Mr. Gordon qu'il s'agit ?

— Go'don ? fit le mulâtre. Le missié amé'icain du 7 pas s'appeler Go'don, mais Mu'phy...

Bob Morane se frappa le front, comme s'il se souvenait.

— Murphy !... C'est vrai... Je confondais... Murphy, bien sûr.

Déjà, il entraînait Bill vers l'escalier. Rapidement, ils parvinrent au premier étage et trouvèrent la porte de la

chambre 7. Ils frappèrent au battant, mais rien ne se passa tout d'abord.

— Pas l'air d'avoir grand monde, murmura Bill.

— Sans doute le Murphy en question dort-il, supposa Bob.

Il frappa à nouveau, non sans résultat cette fois, car un rais de lumière se marqua sous la porte. Presque aussitôt, on entendit un bruit de pas, puis un verrou que l'on tirait. Le battant s'ouvrit, pour découvrir un homme de taille moyenne, un peu ventripotent et à la calvitie assez marquée. Il portait un pyjama de soie rayé, d'un goût assez douteux, et il braquait un revolver sur les visiteurs.

Mais Bob Morane et Bill Ballantine semblèrent se soucier fort peu de l'arme. Tous deux avaient sursauté.

— Herbert Gains ! s'était exclamé Bill.

— Murphy ? avait dit Morane narquoisement. J'aurais dû supposer que ce nom, qui m'était inconnu cachait quelque chose.

— Bien entendu, fit le chef des Services secrets américains, je voyage incognito.

— Comme si vous voyagiez jamais autrement qu'incognito, fit Bill. Vous êtes à la bonne source pour obtenir tous les faux passeports dont vous avez besoin. Quel est votre métier, cette fois ? Importateur de cacahuètes, marchand de poissons séchés, représentant en boîtes vides ?

— Je voyage en touriste, tout simplement, répondit Gains avec un sourire. Mais entrez donc... Je déteste recevoir les amis sur le pas de la porte.

Ils pénétrèrent dans la chambre, que Gains referma au verrou derrière eux. Il désigna des sièges à ses visiteurs, s'assit lui-même dans un fauteuil à bascule et commença :

— Vous devez bien deviner, mes amis, que je ne suis pas venu réellement ici, à Fort-de-France, en touriste.

— Pour commencer, interrompit Bob, dites-nous comment vous avez pu parvenir jusqu'à nous ?

Gains eut un haussement d'épaules.

— Très simple, expliqua-t-il. Avant de venir moi-même à la Martinique, je savais que vous vous y trouviez. On est bien renseigné, au Service secret. En arrivant ici, ce soir, je me suis

souvenu que j'avais besoin d'aide. J'ai donc pensé à vous. Je me suis rendu cette nuit à votre villa et n'y ai trouvé personne, Ce me fut un jeu d'enfant d'y pénétrer et de vous laisser un message.

— Il nous a intrigués, convint Bob. Si, au moins, vous l'aviez signé, vous nous auriez évité de l'incertitude.

— Quelqu'un d'autre pouvait trouver ce message, expliqua Gains, et si je l'avais signé, mon incognito aurait été percé. D'autre part, le nom de Murphy ne vous aurait rien dit.

— Exact, fit Bill Ballantine. Je reconnais que l'on vous prend rarement en défaut, Mr. Gains. Vous disiez donc que vous n'étiez pas à la Martinique en simple touriste.

— En effet, répondit l'Américain, mais vous vous en doutiez certainement, et ce n'était qu'un préambule. Aussi irai-je droit au but. Avez-vous déjà entendu parler de la fusée *Man of War* ?

Chapitre 10

À ces mots, *Man of War*, Bob Morane et Bill Ballantine avaient échangé des regards entendus, qui n'avaient pas échappé à Herbert Gains.

— Je vois que vous lisez les journaux, constata-t-il.

— Et nous écoutons également la radio, renchérit Bill.

— En outre, compléta Morane avec un sourire, nous avons sur le *Man of War* nos petites idées personnelles.

Gains considéra les deux amis avec curiosité.

— Que voulez-vous dire par « idées personnelles » ? interrogea-t-il.

— Tout et rien, répondit Morane sans cesser de sourire. Mais commencez votre histoire, Herbert. Ensuite, si nous le jugeons utile, nous vous dirons la nôtre.

Pendant un long moment, l'agent secret continua à surveiller ses deux visiteurs de ses yeux, vifs, auxquels rien ne semblait devoir échapper. Ensuite, il haussa les épaules.

— Soit, dit-il. Vous avez donc déjà entendu parler du *Man of War*. La tête de cette fusée constituait une arme de dissuasion redoutable, capable de donner aux États-Unis une supériorité totale en cas de guerre. Je ne puis vous révéler la nature exacte de cette arme. Sachez seulement que la tête de la fusée pourrait, en se posant en pays ennemi, arroser celui-ci de rayons mortels – un peu semblables au laser, mais plus puissants encore – sur une circonférence de plusieurs centaines de kilomètres. Les États-Unis comptaient beaucoup sur cette arme pour dissuader un ennemi éventuel de tenter toute agression.

« Comme vous le savez, la fusée *Man of War*, qui n'était encore qu'un prototype, fut perdue lors de son lancement, et cela en dépit de toutes les précautions prises pour que semblable mésaventure n'arrivât pas. Des recherches actives furent entreprises dans la région où était tombée la fusée, c'est-à-dire non loin de cette île, mais elles demeurèrent vaines. Le

Haut Commandement conclut que l'engin s'était désintégré en touchant l'eau, et les recherches furent interrompues.

« Je n'étais cependant pas tout à fait de l'avis du Haut Commandement. Des rapports m'étaient parvenus suivant lesquels, depuis quelque temps, des éléments douteux, ayant des rapports suivis ou lointains avec le Smog, s'étaient installés à la Martinique. Étrange coïncidence... Je fis part de mes doutes au Haut Commandement, mais la théorie de la fusée désintégrée avait été officiellement retenue. En outre, le seul fait de pousser les investigations plus loin aurait risqué d'attirer davantage encore l'attention sur le caractère essentiellement guerrier de la fusée. Mes soupçons furent donc ignorés, et l'on me pria de ne pas m'occuper davantage de l'affaire, même officieusement.

« Personne ne pouvait cependant m'empêcher de venir prendre quelques jours de vacances. J'avais connaissance de votre présence ici et, comme je ne pouvais m'entourer d'aucun collaborateur officiel, j'avais décidé de vous demander de me seconder dans la petite enquête que je voulais mener pour mon propre compte, quitte à en communiquer par la suite les résultats à mes chefs... si ces résultats étaient concluants, bien sûr.

« Je débarquai donc hier soir à Fort-de-France et tentai de me mettre aussitôt en rapport avec vous. Vous connaissez le reste...

— Il y a une chose qui est certaine, déclara ex abrupto Bill Ballantine, c'est que nous en connaissons davantage que vous au sujet du *Man of War*.

Herbert Gains sursauta violemment et regarda tour à tour les deux amis avec des yeux écarquillés.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il.

— Bill a raison, intervint Morane. Nous en savons beaucoup plus que vous au sujet du *Man of War*.

Par le début, il rapporta à Gains les aventures qui leur étaient survenues depuis la veille, en commençant par leur visite au *Désirade* et en finissant par leur fuite à bord du sous-marin de poche. Quand Morane eut terminé, Gains ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Pas de doute, vous attirez vraiment la foudre tous les deux. Personnellement, j'aurais dû me décarcasser pour découvrir des indices, tandis que toute l'affaire vous tombe sur les épaules sans crier gare.

Le visage de l'agent secret se fit grave, et il continua :

— Si tout ce que vous venez de m'apprendre est vrai, cela change l'aspect du problème.

— J'espère que vous ne doutez pas de notre sincérité ? fit Bill sur un ton légèrement agressif.

— Certainement pas, assura Gains, et c'est pour cette raison que je vais sans retard prendre contact avec Washington. À présent que nous savons où se trouve la fusée, nous allons pouvoir la récupérer.

— Bien sûr, approuva Morane. N'oublions pas cependant que, si nous savons où se trouve la fusée en ce moment, nous ignorons où elle sera dans vingt-quatre heures. Or, ce sera le temps minimum qu'il faudra pour que des unités arrivent sur les lieux. En ce moment, la tête du *Man of War* aura été hissée à bord du *Désirade*, et celui-ci aura appareillé.

— Il sera aisé de le rejoindre, fit remarquer Gains.

— Sans doute. Mais qui nous dit que l'engin cherché se trouvera encore à bord et qu'un transbordement n'aura pas eu lieu. Miss Ylang-Ylang et ses complices ont trop de bon sens pour ne pas avoir compris que, justement, le *Désirade* était trop facilement repérable pour pouvoir leur servir longtemps.

Herbert Gains ne put que reconnaître le bien-fondé de cette remarque.

— Que proposez-vous donc de faire, Bob ?

— Je ne vois qu'une solution, répondit le Français. Nous allons surveiller le *Désirade* aussi longtemps qu'il faudra. Pour cela, pendant que vous discuterez avec Washington, Bill et moi nous posterons à distance respectueuse du *Désirade*, que nous surveillerons à l'aide de puissantes jumelles. Si le *Désirade* appareille, nous le suivrons en restant sans cesse en communication avec vous par ondes courtes. Pouvez-vous nous fournir très vite le matériel dont nous avons besoin ? Le jour est venu et il est certain qu'on s'est rendu compte de notre fuite.

Nous ne pouvons donc plus, à présent, regagner la villa pour y récupérer notre bateau et notre matériel.

— Aucune difficulté de ce côté, assura Gains. Je possède des accointances ici, à la Martinique, et avant une heure vous aurez tout ce dont vous avez besoin.

*

La puissante vedette à moteur se balançait doucement à la houle, en tirant sur son ancre. Installés à l'arrière, sous un auvent de toile, Bob Morane et Bill Ballantine se relayaient devant le puissant binoculaire, monté sur pied, leur permettant de surveiller le *Désirade* qui, à l'œil nu, n'était qu'une forme sombre sur l'horizon.

Depuis la veille, le plan de l'Organisation Smog apparaissait clairement aux deux amis, et Herbert Gains n'avait pu qu'approuver leurs déductions. Il était certain que les sous-marins de poche du Smog attendaient au point de chute du *Man of War*. Comment l'organisation avait-elle pu prévoir cette chute ? Cela demeurerait un mystère. Peut-être, par un moyen quelconque, l'avait-elle provoquée ; cela expliquait également le fait que le point de chute eût été connu d'avance avec exactitude. Quoi qu'il en fût, les sous-marins de poche, profitant sans doute de la nuit, avaient entraîné aussitôt la fusée loin de l'endroit où elle était tombée. Il était probable également que la distance jusqu'au banc de la Manta avait été parcourue en plusieurs étapes. La nuit, les submersibles halaient le *Man of War* ; le jour, l'engin était dissimulé sous un filet de camouflage.

Quand la fusée ne fut plus qu'à une très courte distance du banc de la Manta, le Smog n'eut plus qu'à s'emparer du *Désirade*. De cette façon, tous les travaux nécessités par la récupération de la tête de la fusée seraient couverts par les activités présumées de l'expédition océanographique.

Ainsi, un seul mystère demeurerait : que deviendrait ensuite la tête de la fusée ? Question à laquelle Bob Morane et Bill Ballantine se promettaient de répondre sans doute avant bien longtemps, si la chance était pour eux.

Toute la journée, les deux amis devaient demeurer à l'affût, mais rien de nouveau ne semblait devoir se passer à bord du *Désirade*. Vers la fin de l'après-midi, cependant, Bill Ballantine, qui avait les yeux vissés aux jumelles, poussa une exclamation.

— Cette fois, ça y est ! J'ai l'impression qu'on remonte le truc ! Regardez, commandant.

Morane remplaça son compagnon aux jumelles, et, à son tour, il inspecta le *Désirade*. Un palan y avait été mis en fonction, et l'on hissait à bord un objet oblong, de forme cylindrique, dont on ne pouvait à cette, distance apprécier l'exacte nature. Pourtant, Bob n'éprouvait aucun doute à ce sujet.

— C'est bien la tête de la fusée, dit-il. Dans quelques minutes, elle sera à bord, et nous pouvons nous attendre alors à ce que le bateau appareille. Rapprochons-nous au maximum pour ne pas risquer d'être pris au dépourvu.

Pendant que Bill mettait le moteur en marche, Morane entraînait en rapport, par walkie-talkie, avec Gains, demeuré à Fort-de-France.

Quand l'agent secret eut appris la nouvelle, il réagit aussitôt dans le sens que Bob attendait.

— Surtout, dit-il, ne perdez pas de vue le *Désirade*. Suivez-le aussi loin que vous le permettra votre réserve de carburant, et demeurez en contact radio avec moi. J'ai obtenu une réponse de Washington, où l'on s'est rendu à mes raisons. Une unité d'assaut a été détachée de la flotte des Caraïbes et fait route à toute vapeur dans cette direction. Avec un peu de chance, elle sera là dans quelques heures. Ce qui compte, c'est tenir jusqu'à son arrivée et, surtout, ne pas perdre le *Désirade*... Over.

À son tour, Morane coupa le contact. Le moteur tournait et, à allure réduite, la vedette se rapprocha du *Désirade*. Quand ils ne furent plus qu'à deux milles, ils stoppèrent et attendirent que la nuit fût venue et que les feux de position du vaisseau fussent allumés. Alors, ils se rapprochèrent d'un nouveau mille.

Deux autres heures se passèrent, puis il sembla aux deux amis que les feux du *Désirade* se déplaçaient. Bientôt, ils n'eurent plus aucun doute : le navire avait appareillé.

— On le suit, commandant ? interrogea Bill.

— Pas moyen de faire autrement, sous peine de perdre sa trace, répondit Morane. Tu piloteras ; moi, je continuerai à surveiller les feux.

La vedette se mit en marche et se rapprocha encore du *Désirade*, tout en gardant cependant une distance respectueuse.

— Étrange qu'ils marchent feux allumés, fit remarquer Bill Ballantine.

— Les parages sont assez fréquentés, tenta d'expliquer Morane, et ils ne veulent pas risquer une collision. En outre, un vaisseau naviguant tous feux éteints attirerait davantage encore l'attention.

Bientôt, les deux amis devaient faire une étrange constatation. Au lieu de filer vers le large, le *Désirade* incurvait sa marche, comme pour longer les côtes.

— Drôle de façon de fuir, constata Ballantine.

— Peut-être contournent-ils l'île pour gagner l'Atlantique, fit Bob. Bien sûr, il eût été plus logique que le rendez-vous – si rendez-vous il y a – se fasse dans les Caraïbes, à l'abri, de quelque île perdue.

Toujours suivi par la vedette, le *Désirade* traversa la baie de Fort-de-France, doubla le cap Salomon, dépassa les anses d'Arlets et mit résolument le cap vers l'est. Aussitôt, Bob triompha.

— C'est bien ce que je pensais... Ils veulent gagner l'Atlantique.

Pourtant, une nouvelle surprise attendait le Français quand il vit les feux du vaisseau qu'ils poursuivaient ralentir, puis s'arrêter tout à fait.

« Aurions-nous déjà atteint le lieu du rendez-vous ? » se demanda Bob.

Pourtant, sur la mer, aucune autre lumière que celles du *Désirade* ne brillaient. Seul, tout près du navire, noyant sa silhouette dans sa masse ombreuse et menaçante, s'élevait le rocher du Diamant.

Chapitre 11

HMS Diamond Rock – His Majesty's Ship Diamond Rock – est un rocher dressé en pleine mer, à peu de distance de la côte sud de la Martinique et à proximité du village de Diamant, auquel il doit sans doute son nom. C'est un énorme morceau de roc, aux falaises inaccessibles et au sommet, arrondi, couvert d'une jungle épaisse. Des courants extrêmement dangereux lui font une défense marine et les requins pullulent dans les eaux qui l'entourent.

À l'époque des guerres napoléoniennes, l'amiral anglais Hood, dont la flotte bloquait les terres françaises d'Amérique, avait remarqué que des vaisseaux ennemis réussissaient à tromper la vigilance de ses unités de surveillance en se faufilant, en dépit des courants, dans la passe séparant le rocher du Diamant de la côte martiniquaise. Il décida donc de tenir la passe sous le feu de ses armes, et il donna ordre à la frégate *Centaur* de gagner le rocher. Cinq canons de marine furent hissés dessus et deux cent vingt hommes débarqués, avec armes, munitions, vivres et matériel. Des refuges souterrains furent creusés, des citernes aménagées et, pendant des mois, la petite garnison tint le rocher, vivant sur ses propres réserves, résistant à toutes les attaques et coulant tous les bateaux de commerce français venant à sa portée. Quand ils durent enfin se retirer, ils étaient passés à la légende, et avec eux le rocher, auquel les Anglais donnèrent le surnom de Vaisseau de Sa Majesté. Ce titre lui demeura et, aujourd'hui encore, quand une unité britannique passe en vue du rocher, son capitaine fait hisser les couleurs.

Pour Bill Ballantine et Bob Morane, il ne demeura bientôt plus aucun doute : le rocher du Diamant était bien la destination du *Désirade*.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire là ? dit Bill. Tout le monde sait que ce gros caillou est inhabité.

— Justement, fit Morane. Justement...

La vedette s'était rapprochée au maximum mais, quand les diesels du *Désirade* s'arrêtèrent, elle dut stopper également pour éviter que le bruit de son moteur n'attirât l'attention.

— J'aimerais approcher plus près, dit Bob, afin de me rendre compte.

— Si on fait tourner le moteur, fit Ballantine, nous serons aussitôt repérés. Et y aller à la nage, il y a les requins.

Morane demeura un moment songeur, cherchant à résoudre le problème. Tout à coup, il sursauta.

— Le dinghy ! s'exclama-t-il. Voilà ce qu'il me faut. Nous allons le gonfler et il me permettra d'approcher le *Désirade* à la pagaie sans me faire remarquer.

Grâce à la bonbonne de COH² dont elle était munie, la petite embarcation de caoutchouc fut gonflée en un clin d'œil. Lentement, Bill mit le dinghy à l'eau et le maintint contre le bordage. Morane, qui s'était muni d'un pistolet lance-fusées, s'y laissa glisser et saisit la pagaie.

— Si je me trouve en difficulté, je tirerai une fusée, et tu fonceras aussitôt pour venir me prendre.

Il éloigna le dinghy de la vedette et se mit à pagayer en direction du *Désirade*, dont il ne distinguait plus à présent que la forme sombre, les feux de position ayant été éteints. Quand il ne fut plus qu'à une encablure du bateau, il fit un détour de façon à le contourner et pagaya vers le rocher. Il s'arrêta à quelques mètres de celui-ci, en un point où il n'était plus qu'à cinquante mètres à peine du *Désirade*. Il se rendit compte alors qu'un va-et-vient avait été installé entre le bâtiment et un point situé à mi-distance du sommet de l'île.

Déjà, Morane avait compris. « Ils vont transborder la tête de la fusée sur le rocher du Diamant », pensa-t-il.

Pendant quelques instants, il demeura perplexe, puis il songea à nouveau :

« J'aimerais savoir ce qu'ils vont faire de l'engin et où ils vont le cacher. Il est fort improbable qu'ils le laissent en pleine broussaille. C'est un objet trop précieux... »

Sa décision fut vite prise : il irait voir ce qui se passait sur le rocher.

En quelques coups de pagaie, il s'approcha du rivage à pic et accrocha l'amarre en nylon du dinghy à une aspérité. Pendant quelques minutes, il retint l'embarcation contre la paroi et inspecta celle-ci. Il y avait une quinzaine de mètres de falaise à gravir, mais il était assez bon grimpeur pour se rendre compte des possibilités et des difficultés que lui offrait l'escalade. Rapidement, il découvrit un chemin praticable et il commença à se hisser. L'entreprise devait cependant se révéler plus hasardeuse qu'il ne l'avait cru tout d'abord, et il lui fallut près d'une demi-heure pour atteindre la limite de la végétation. Là, il put se tenir debout. Il s'accrocha à de basses branches et souffla un peu, en songeant : « Si je dois redescendre par le même chemin, cela ne sera pas du nanan... ». Il haussa les épaules, remettant à plus tard le souci du retour, et il se mit en marche vers l'endroit où le va-et-vient touchait le rocher.

Si l'avance était plus aisée que précédemment, elle n'avait pourtant rien à voir avec une partie de plaisir. Le sol était en pente et la végétation, touffue, entravait la marche. En outre, le sol, fait d'humus et de pierraille, était glissant. À tout moment, Bob devait s'arrêter pour s'orienter, et il lui fallut une nouvelle demi-heure pour arriver à l'endroit qu'il cherchait à atteindre.

Écartant un dernier rideau de feuillage, il prit vue sur un assez large promontoire où aboutissait le va-et-vient. Sur ce promontoire, une demi-douzaine d'hommes s'affairaient autour de la tête de la fusée qui, transbordée du *Désirade*, reposait à présent sur une sorte de wagonnet aux roues dotées de pneumatiques. Dans la muraille s'ouvrait une excavation assez large pour que le wagonnet et sa charge pussent s'y enfoncer. En se déplaçant un peu, Morane put même se rendre compte que cette excavation se prolongeait par une galerie se perdant à l'intérieur du roc.

Des lampes, aveuglées de façon à ce qu'elles ne pussent briller au loin, éclairaient le promontoire, et Bob pouvait détailler les hommes qui s'y trouvaient. Tous lui étaient inconnus. Sans doute s'agissait-il de gens du Smog. Parmi eux, Morane reconnut Miss Ylang-Ylang qui, portant des pantalons, avait pu être prise tout d'abord pour un homme. La jeune femme dirigeait selon toute évidence les opérations en donnant

des ordres en une langue étrangère que Bob Morane ne connaissait pas. De toute façon, à cause de la distance et du ton assez bas, il était probable qu'il lui eût été difficile de comprendre quoi que ce fût.

Sur un dernier ordre lancé par Miss Ylang-Ylang, le wagonnet fut poussé dans la galerie, où il disparut avec la tête du *Man of War*. Les lampes furent escamotées et, Miss Ylang-Ylang ayant disparu la dernière dans l'excavation, un pan de muraille pivota, ainsi que tout un bouquet de broussailles, masquant parfaitement l'endroit de l'ouverture qui semblait n'avoir jamais existé.

En continuant à fixer ses regards sur le promontoire, Bob Morane ne pouvait s'empêcher de penser : « Voilà une affaire montée de main de maître. Pendant que l'on cherchera la tête de la fusée en mer, à bord du *Désirade* ou ailleurs, elle demeurera tout simplement cachée ici, sur ce roc inaccessible, en attendant qu'on vienne la récupérer plus tard... »

Instinctivement, il s'avança sur le promontoire et se dirigea vers l'endroit où l'excavation s'ouvrait quelques minutes plus tôt, et cela dans l'intention d'étudier le mode de fermeture du passage secret.

Mais à peine avait-il commencé à écarter les broussailles qu'il entendit un bruit de pas feutrés derrière lui. Il voulut se retourner, mais il n'eut même pas le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait. Il reçut un coup à la nuque et sombra dans l'inconscience.

*

Ce fut la douleur lancinante qu'il éprouvait à la base du crâne qui ranima tout à fait Morane. Il ouvrit les yeux et, en retenant un gémissement, il releva la tête.

Tout d'abord, ses perceptions furent nulles, car tout son organisme demeurait engourdi. Ensuite, il se rendit compte qu'il se trouvait étendu sur un sol dur et inégal, dans une salle assez vaste mais basse, creusée à même le roc, et dont tout le fond était occupé par une machinerie fort compliquée, selon toute évidence une des dernières merveilles de l'électronique.

Plusieurs personnes peuplaient l'endroit. Tout d'abord, Morane reconnut Miss Ylang-Ylang, derrière laquelle se tenait Boris, le géant chauve déjà aperçu la veille, dans la cabane sur les pentes du mont Pelé. Le géant souriait d'un air narquois en regardant Morane, qui pensa :

« Voilà deux fois sans doute, en moins de vingt-quatre heures, que ce patapouf m'envoie au paradis des boxeurs. Je ferais mieux de prendre un abonnement, ça me reviendrait moins cher... »

Mais, déjà, son attention se détournait de Miss Ylang-Ylang et de son cerbère, pour se fixer sur un autre groupe, composé de quatre hommes entourant Liane Fonval, qu'ils paraissaient serrer de fort près. La jeune fille ne semblait pas avoir souffert de sa courte captivité, mais l'angoisse se lisait sur les traits finement modelés de son visage.

Possédant une extraordinaire puissance de récupération, Bob avait déjà retrouvé toute sa conscience. Il cligna de l'œil en direction de Liane et dit en grimaçant un sourire :

— Ravi de vous retrouver, petite fille. J'aurais aimé que ce fût en meilleure compagnie, mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

Tout en parlant, il se rendait compte qu'il n'était pas ligoté. Pourtant, quand il essaya de bouger, il s'aperçut qu'il lui était difficile de coordonner ses mouvements, et ses membres lui refusaient tout service.

Le rire métallique de Miss Ylang-Ylang éclata.

— Inutile d'essayer de vous relever, commandant Morane, dit-elle. Les atémis de Boris sont extrêmement efficaces.

« C'est bien le patapouf qui, pour la seconde fois, m'a descendu pour le compte, pensa Morane. Un de ces jours, si j'en ai l'occasion, je lui rendrai le chien de sa chienne... »

— Heureusement, j'avais laissé Boris en faction au-dehors, continuait le chef de l'Organisation Smog. Je savais que vous vous étiez échappé, et je m'attendais à ce que vous interveniez d'un moment à l'autre. Je sais que vous n'êtes pas de ceux-là qui se découragent aisément... Alors, j'ai pris mes précautions... Que me voulez-vous exactement, commandant Morane ?

— Comme vous, je m'intéresse à la fusée *Man of War*, répondit le Français. Mais je sais que la tête, constituant l'arme secrète, est maintenant en votre pouvoir.

— Exact, répondit Miss Ylang-Ylang. L'engin se trouve dans une caverne voisine de celle-ci. Dans quelques heures, tandis que les patrouilleurs américains perdront leur temps à poursuivre le *Désirade*, un autre navire viendra ici prendre possession de la tête de la fusée, et le tour sera joué.

— Qu'advient-il des savants français prisonniers sur le *Désirade* ? s'enquit Morane.

— Ils seront saufs, soyez sans crainte, fut la réponse. Mes hommes seront transbordés au large, et les savants de l'expédition océanographique demeureront seuls à bord, et libres.

Cette déclaration rassura un peu Morane, ce qui lui permit de se préoccuper d'autre chose. Du menton, il désigna la machinerie occupant tout le fond de la caverne.

— Belle mécanique, dit-il. À quoi ça sert ?... À tailler les crayons ?

L'ironie parut échapper à Miss Ylang-Ylang, qui s'empessa néanmoins d'expliquer :

— Cette mécanique, comme vous dites, commandant Morane, m'a été confiée par une puissante nation, pour laquelle notre organisation travaille souvent. C'est elle qui m'a permis de télécommander la fusée *Man of War* lors de son lancement à cap Kennedy, de la détourner de sa route et de la faire s'abîmer dans la mer en un endroit choisi, où nos sous-marins de poche l'attendaient pour la remorquer jusqu'au *Désirade*.

De la main, Miss Ylang-Ylang désigna l'ensemble de la salle, pour continuer :

— Ce refuge a jadis été creusé, à partir de cavernes naturelles, par les marins de l'amiral Hood, lors des guerres napoléoniennes. Je n'ai eu qu'à les faire aménager.

« Et voilà le topo, pensa Morane. Le tout est de réussir à me libérer pour mettre mon grain de sable dans ce mécanisme de précision, digne en tout point de Miss Ylang-Ylang et de l'Organisation Smog... »

Il interrompit un instant le fil de son soliloque intérieur, pour le renouer presque aussitôt. « Mettre mon grain de sable, bien sûr... Mais comment ? Je suis aussi impuissant pour le moment qu'une tortue retournée sur le dos. »

Cette comparaison zoologique était parfaite. Non seulement l'atemi que lui avait porté le gigantesque Boris le privait encore d'une partie de ses moyens, mais en outre, désarmé et entouré d'une demi-douzaine d'adversaires, sans compter ceux qui pouvaient se trouver dans les autres parties du refuge, il lui restait peu de chance de lutter et de vaincre.

« Si seulement Bill pouvait intervenir, songea-t-il encore. Mais comment pourrait-il découvrir cet endroit ? Et puis, s'il y parvenait, il viendrait sans doute se jeter lui-même dans la gueule du loup... »

— C'est gentil, tigresse de mon cœur, dit-il à l'adresse de Miss Ylang-Ylang, de me renseigner ainsi. Vous n'avez pas peur que j'aille transmettre votre petite histoire aux gens du C.I.C. ?

— Le C.I.C. ne se doute de rien, répondit la jeune femme. D'ailleurs, on a cessé de rechercher le *Man of War*. C'est bon signe pour la réussite de notre opération.

« Elle ignore donc la présence de Gains à la Martinique, songea Morane. Voilà toujours un point de gagné... »

Mais Miss Ylang-Ylang continuait :

— De toute façon, vous ne pourrez rien raconter à personne. J'ai décidé de vous sacrifier, Mlle Fonval et vous, puisque vous connaissez l'existence de ce refuge, dont je compte encore me servir dans le futur. Vous avez eu tort, commandant Morane, de n'avoir pas voulu accepter mon amitié. Je ne puis plus, à présent, qu'être votre ennemie.

Bob connaissait assez Miss Ylang-Ylang pour savoir que celle-ci mettrait sa menace à exécution. Il essaya de se redresser, mais il comprit vite cependant qu'il n'avait pas encore récupéré suffisamment pour espérer vaincre, en combat corps à corps, une demi-douzaine d'hommes aguerris. Rien qu'à lui seul, Boris devait valoir plusieurs adversaires.

Et Bob comprit qu'il fallait à tout prix gagner du temps.

— En ne me voyant pas reparaître, dit-il, mon ami devinera qu'il se passe quelque chose d'anormal et il avertira les autorités.

— N'essayez pas de bluffer ! lança Miss Ylang-Ylang en éclatant de rire. Je sais que vous êtes venu seul. Nous avons retrouvé votre dinghy amarré au bas des rochers, et il est d'un type ne pouvant prendre qu'une seule personne à son bord.

Dans un sens, cette déclaration soulagea Morane, car il était assuré, non seulement que Bill n'avait pas été capturé, mais qu'on ignorait même la présence de la vedette dans les eaux avoisinant le rocher du Diamant. On croyait sans doute qu'il était venu de la côte, seul à bord du dinghy. De toute façon, moins son adversaire en saurait, mieux cela vaudrait.

— Tôt ou tard, on retrouvera nos corps, si vous les jetez à la mer, fit encore Morane. Les courants, au lieu de les entraîner vers le large, les feront au contraire s'échouer sur la plage du Diamant.

— Qui vous dit que je compte vous jeter à la mer ? dit Miss Ylang-Ylang. J'ai plus d'imagination que cela, croyez-le.

Morane éclata d'un rire aussi forcé que possible.

— Si vous voulez nous enterrer dans ces souterrains, ce ne sera pas faire preuve d'imagination. Au contraire...

Au fond de lui-même, il maudissait Boris, dont le coup, reçu à la base de la nuque, continuait à le paralyser à demi. Il s'en remettrait, il le savait, mais pas avant un certain temps... Une heure peut-être, voire davantage. Avant cela, Miss Ylang-Ylang aurait mis son projet à exécution.

Miss Ylang-Ylang avait secoué la tête.

— Soyez sans crainte, assura-t-elle, je ne compte pas vous enterrer, ni ici ni ailleurs. Quand vous mourrez, vos corps seront détruits en même temps.

« Que va encore manigancer ce démon femelle ? se demanda Morane. Elle ne va quand même pas nous transformer en chair à saucisse pour nous faire manger par ses hommes ! S'il en est ainsi, j'espère qu'ils en auront une indigestion. »

Discrètement, il jeta un regard en direction de Liane Fonval, et il se rendit compte que la jeune fille n'en menait pas large. Sur son visage, la peur s'était maintenant ajoutée à l'angoisse. Il

eut pitié d'elle, car elle était jeune, et elle n'avait pas vu encore en face le masque de la mort, tandis que, pour lui, ce masque était familier.

Déjà, Miss Ylang-Ylang avait jeté un ordre. Boris, s'approchant de Morane, l'aida à se relever. Le Français obéit, incapable de résister, aussi impuissant qu'une brebis que l'on mène à son sinistre destin.

Chapitre 12

Liane Fonval et Bob Morane avaient été poussés vers une galerie s'amorçant au fond de la salle. Par précaution, Boris avait attaché les mains du Français, mais celui-ci se serait de toute façon trouvé dans l'impossibilité d'opposer la moindre résistance sérieuse.

Mi-poussés, mi-traînés, Bob et sa compagne durent franchir l'étroite galerie, qui n'avait guère plus d'une vingtaine de mètres de long et débouchait au-dehors, sur une fort étroite terrasse dissimulée par la végétation. Un escalier, creusé dans le roc et fort usé, dissimulé également par la végétation, descendait vers la mer. Au pied de l'escalier, caché par une avancée rocheuse formant une étroite et peu profonde crique, un grand canot à moteur était à l'amarre.

À la lueur des torches électriques tenues par deux hommes, Bob Morane et Liane furent contraints de prendre place à bord de l'embarcation. Miss Ylang-Ylang prit la barre et le canot se dirigea vers la côte.

La nuit était assez claire pour qu'on pût détailler l'endroit vers lequel le canot pointait son étrave : une zone basse, marécageuse, tout en lagunes et en boues et frangée de palétuviers rabougris ; un vieux wharf, dont il ne restait plus que les pilotis et quelques planches pourries, s'avancait assez loin dans la mer.

Il fallut quelques minutes à peine au canot pour atteindre la proximité de la côte, et son étrave fendit les eaux sombres, auxquelles la lune donnait un aspect de plomb frotté. Miss Ylang-Ylang coupa les gaz, et l'embarcation s'immobilisa le long du wharf, ou du moins de ce qui en restait.

« Vont-ils nous débarquer ? » se demanda Morane.

Sur un ordre de Miss Ylang-Ylang, les deux prisonniers furent descendus à l'eau, en un endroit où ils avaient pied.

Plusieurs hommes les suivirent et les ligotèrent chacun solidement à un pilot. Ensuite, ils remontèrent dans le canot.

— Qu’allez-vous faire de nous ? interrogea Liane à l’adresse de Miss Ylang-Ylang.

Sans répondre, le chef du Smog prit au fond du canot plusieurs sacs, dont elle répandit le contenu – une poudre claire, d’aspect grumeleux – dans l’eau, tout autour des pilotes.

Alors, seulement, Bob comprit. Tout d’abord, il avait cru qu’on les abandonnait à la marée montante, mais il sut qu’il n’en était rien. On les livrait tout simplement aux bêtes de la mer. Cette supposition fut d’abord confirmée par Miss Ylang-Ylang, qui expliquait, avec autant de calme que si elle se fût trouvée dans un salon :

— Cette poudre *les* attirera infailliblement. Quand *ils* vous dévoreront, ils trancheront vos liens, qui tomberont dans la vase. Ainsi, personne n’aura jamais connaissance de ce qui se sera passé ici.

Tout en parlant, Miss Ylang-Ylang souriait, et Bob Morane ne put s’empêcher de remarquer combien elle était belle, et il se demanda comment il était possible qu’une telle beauté cachât une âme aussi noire, un esprit aussi dénué de scrupules, de pitié, de simple humanité.

Lentement, Miss Ylang-Ylang se pencha par-dessus le bordage, et elle déposa un rapide baiser sur les lèvres de Bob.

— C’est vraiment dommage, commandant Morane, que tout doive se terminer ainsi... J’aurais tant voulu faire de vous un ami, mais vous avez tout fait pour agir en ennemi à mon égard, et je dois agir comme une ennemie moi aussi.

Elle mit les gaz, manœuvra le volant et le canot, et accomplissant un rapide virage, reprit le chemin du rocher du Diamant.

Liane et Morane étaient demeurés seuls. Quand le bruit du moteur se fut perdu au loin, la jeune fille demanda, d’une voix lourde d’inquiétude :

— Quelles sont ces bêtes qui vont nous dévorer ?

Bob ne répondit pas. Il se demandait lui-même : « Crabes ou requins ? »

— Répondez-moi, Bob ! insista la jeune fille.

— Je n'en sais pas plus que vous, dit-il finalement. Mais peu importe la sauce à laquelle nous serons mangés. Ce qui compte avant tout, c'est nous tirer d'ici.

Pesant de tout son poids sur ses liens, il essaya de les distendre, d'en faire glisser les nœuds. Mais ces derniers avaient été noués de main de maître, et le fait que les cordes étaient imprégnées d'eau de mer ne facilitait pas les choses.

Au bout d'un moment, les bras et les poignets sciés par les torons de chanvre, le front couvert de sueur, Bob dut s'avouer vaincu. Il s'immobilisa, haletant, en répétant avec colère :

— Rien à faire... Rien à faire...

C'est à ce moment qu'il aperçut, fendant à la façon d'un couperet les eaux couleur de plomb brillant, une haute nageoire triangulaire, puis une deuxième, puis une troisième.

Il sut alors que c'était aux requins que Miss Ylang-Ylang les avait offerts en pâture.

*

Liane Fonval avait vu elle aussi les nageoires, et elle avait murmuré avec épouvante :

— Les requins !... Les requins !...

— Oui, fit Bob en écho, les requins... Essayons encore de nous libérer.

Une nouvelle fois, leurs efforts furent vains, et ils durent s'avouer vaincus. De leur côté, les requins se rapprochaient. Ils devaient bien être maintenant une douzaine, qui décrivaient de larges cercles autour des pilotes du wharf. Parfois, l'un d'eux se glissait entre deux de ces pilotes et l'on voyait briller son dos d'un noir bleuté.

— Qu'allons-nous faire, Bob ? Qu'allons-nous faire ? interrogea Liane avec épouvante.

— Nous avons les jambes libres, dit Morane. Agitons-les autant que nous pouvons. Les effrayer est notre seule chance.

Il savait que cela ne retarderait l'échéance que de quelques minutes. Poussés par leur insatiable boulimie, leur férocité accrue sans doute encore par la poudre de Miss Ylang-Ylang, les

squales s'enhardiraient toujours davantage. Ils finiraient par attaquer, emportant un bras, une jambe, puis un tronc mutilé.

Simultanément, Morane et Liane s'étaient mis à battre vigoureusement des jambes, soulevant ainsi des gerbes d'écume autour d'eux.

Pendant un moment, les clapotis ainsi provoqués éloignèrent les requins mais, bientôt, ils s'enhardirent à nouveau et leurs cercles se refirent plus serrés. À tout moment, les deux captifs s'attendaient à ce que les mâchoires se refermassent sur eux, à ce que des dents, pareilles à des scies, déchirassent leur chair.

Brusquement, un bruit attira l'attention de Morane.

« Un moteur ! songea-t-il. Est-ce que Miss Ylang-Ylang viendrait se repaître de notre agonie ?... »

Le bruit du moteur se rapprochait rapidement, faisant fuir les squales, qui s'écartèrent, mais sans s'éloigner tout à fait.

Bientôt, Bob et Liane distinguèrent la silhouette blanche d'un canot, mais sans reconnaître cependant celui à bord duquel ils étaient venus. Et, soudain, Morane sentit la joie gonfler sa poitrine.

— Bill !... hurla-t-il. Bill !

Il venait de reconnaître la vedette mise à sa disposition et à celle de son ami par Herbert Gains.

— Bill !... répéta le Français en criant aussi fort qu'il le pouvait. Bill !...

L'Écossais avait entendu les appels. La vedette se rapprocha et vint s'immobiliser à hauteur du wharf. Une torche fouilla l'obscurité et son faisceau s'arrêta sur les prisonniers. De la vedette, une exclamation fusa.

— Commandant !... Que faites-vous là ?

— Liane et moi, on est en train de se raconter des histoires drôles, comme tu le vois, grogna Morane. Viens vite nous détacher, avant que les requins ne rappliquent.

— Les requins ?

— Oui... Grouille-toi...

Un couteau à la main, Ballantine sauta à l'eau, pour trancher les liens des captifs. Une minute plus tard, les deux hommes et la jeune fille se trouvaient à bord de la vedette, autour de

laquelle les requins, revenus en nombre et déçus sans doute de voir leurs proies leur échapper, formaient un carrousel sinistre.

Bob Morane se laissa tomber assis sur une banquette et se mit à rire nerveusement, en disant :

— Il y a longtemps que je t'aime bien, mon vieux Bill, mais je n'ai sans doute jamais éprouvé autant de plaisir à te voir... Comment se fait-il que tu aies été là juste à point pour nous tirer de cette salade ?

— Ne vous voyant pas revenir, expliqua le géant, je me suis mis à tourner, moteur au ralenti, autour du rocher, me demandant ce que je devais faire. J'ai assisté au départ du *Désirade* et, plus tard, j'ai entendu un canot à moteur qui s'éloignait, se dirigeant vers la côte. Peu de temps après, ce canot est revenu mais, dans le noir, je n'ai pu distinguer ce qui se passait. Alors, rien que pour me rendre compte, faire quelque chose, je suis venu moi aussi dans cette direction.

— Et vous avez bien fait, Bill, approuva Liane Fonval en riant. Sans vous, ces sales requins nous dévoreraient.

Ballantine se tourna vers Morane, pour demander :

— Que s'est-il passé exactement ?

— Trop long à t'expliquer, dit Bob. Tout ce que je puis te dire, c'est que la tête du *Man of War* se trouve pour le moment cachée dans une grotte creusée dans le rocher, où cette nuit encore un bateau inconnu viendra la prendre. Dans ce cas, bien entendu, il faudrait considérer l'engin comme perdu, car la marine américaine ne pourrait évidemment pas arraisonner tous les bâtiments croisant dans la mer des Antilles et dans l'Atlantique. Ce qu'il faudrait, c'est parvenir à récupérer le truc cette nuit encore, avant qu'il ne quitte le rocher.

— Bien sûr, approuva l'Écossais. Mais comment ? En avertissant la police martiniquaise ?

— Elle se demanderait comment il se fait que nous soyons mêlés à tout cela, et nous pourrions avoir des ennuis... Et puis, Gains n'aimerait peut-être pas ça.

— Gains ? fit Bill. N'attendait-il pas des renforts de Washington ?

— Oui, mais arriveront-ils à temps ?

Bill Ballantine haussa les épaules.

— Après tout, pourquoi nous préoccuper de tout cela ? grogna-t-il. On risque sa vie, et pourquoi ? Pour des clous... Après tout, cette fusée ne nous appartient pas, et je ne vois pas très bien pourquoi nous nous dévissions les rotules pour la récupérer... C'est l'affaire de Gains... Mettons-le au courant et, ensuite, lavons-nous les mains de toute l'affaire.

— Non, Bill, fit Morane avec force, il nous faut continuer à aider Gains. Je connais le pays pour lequel l'Organisation Smog travaille habituellement, et si l'arme secrète américaine tombait entre les mains de ses dirigeants, ils n'hésiteraient pas à s'en servir, non comme instrument de dissuasion, mais pour passer à l'offensive... Voilà pourquoi il nous faut absolument continuer à aider Gains. Éloignons-nous de cet endroit, puis entrons en communication par radio avec lui.

Chapitre 13

Une heure s'était à peine écoulée depuis le moment où Herbert Gains avait été contacté par radio, qu'une station-wagon Citroën s'arrêtait à l'entrée du chemin qui, s'emboîtant à la route Fort-de-France-Le-Diamant, mène à la côte, située à une centaine de mètres de là seulement. Quand le conducteur eut éteint et allumé ses phares à quatre reprises trois silhouettes – une femme et deux hommes – sortirent des taillis et s'avancèrent vers la voiture.

Herbert Gains braqua sa torche sur les nouveaux venus et reconnut aussitôt Bob Morane, Bill Ballantine et Liane Fonval. Il sauta de voiture et interrogea :

— Rien de nouveau ?

— Rien, fit Bob. Nous n'avons cessé de surveiller le rocher du Diamant. Il ne semble pas que le moindre événement s'y soit passé. Pas une lumière, rien.

— Dans un sens c'est bon signe, fit Gains avec satisfaction. Mais cela ne résout pas notre problème. Les renforts promis par Washington ne sont pas encore là. Sans doute ne vont-ils plus tarder mais si, comme vous me l'avez dit voilà une heure par radio, un bâtiment vient cette nuit encore récupérer la tête de la fusée, ils n'arriveront pas à temps.

— Tant pis ! fit Bill avec un haussement d'épaules. Les Américains n'ont qu'à mieux surveiller leurs fusées... ou les tenir en laisse.

Gains ne parut pas avoir remarqué cette sortie ironique, et il enchaîna :

— Si seulement nous pouvions nous introduire dans le refuge, à l'intérieur du rocher, et détruire l'engin ! On pourrait en profiter pour mettre hors d'usage la machine qui a permis au Smog de dérouter le *Man of War* ; de cette façon, elle ne pourrait servir à nouveau. Malheureusement, je crains fort que cela ne soit impossible.

Bob Morane était songeur.

— Impossible, dit-il. Voilà un mot que je n'aime pas beaucoup... Après tout, détruire la fusée et la machine, c'est là une opération de commando, et vous avez un commando à votre disposition, Herbert.

L'agent secret sursauta légèrement, mais on ne pouvait certifier que sa surprise n'était pas feinte.

— Un commando ? interrogea-t-il. Que voulez-vous dire ?... Où irais-je le chercher ?

— Il y a Bill et moi, répondit Morane avec assurance.

— Vous n'êtes que deux, protesta Gains. Ce ne sera pas suffisant.

— Assurément si nous devons prendre le rocher d'assaut, dit encore Bob, mais ce n'est pas le cas. Nous savons par où pénétrer dans le refuge, c'est-à-dire par le tunnel que Miss Ylang-Ylang nous a fait emprunter, à Liane et à moi, avant de nous livrer en pâture aux requins. Tout ce qui nous restera à faire ensuite, c'est nous glisser jusqu'à proximité de la machine et de la tête de fusée et les dynamiter.

— Et si vous vous faites repérer ? interrogea Gains.

— Dans ce cas, nous foncerons. Bien sûr, nous ne partirons pas sans être armés. Qu'en penses-tu, Bill ?

Le colosse poussa un grognement.

— Ce que j'en pense ? fit-il. Rien de bon. On va encore se fourrer dans un fameux guêpier. Vous savez bien, commandant, que tout ce à quoi j'aspire dans la vie, c'est me trouver au coin du feu, avec une bonne paire de pantoufles... et une bouteille d'excellent whisky.

Liane Fonval, qui se tenait un peu à l'écart et inspectait la mer, en direction du rocher, s'exclama soudain :

— Regardez, là-bas !

Elle désignait l'entrée de la passe, où des lumières venaient d'apparaître, assez haut sur la mer.

— Un navire ! fit Ballantine.

On distinguait en effet la forme pâle d'un vaisseau qui, après avoir pénétré dans la passe, s'était arrêté à moins d'une encablure du rocher.

— Aucun doute, dit Morane. C'était là le bâtiment qui doit récupérer la fusée. Nous devons au plus vite mettre notre plan à exécution. Le tout est de posséder le matériel nécessaire.

— J'ai pris mes précautions, à tout hasard, déclara Gains. Oh ! je n'ai pas grand-chose à vous offrir... Un canot pneumatique, des armes et deux petites bombes magnétiques... Si vous tentez l'aventure, il faudra vous contenter de cela.

— Nous nous en contenterons, fit Morane. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous montrer le fonctionnement des bombes.

Gains tira de la voiture une musette, qu'il ouvrit, pour en tirer deux objets métalliques, de formes hémisphériques et larges à peu près comme des soucoupes.

— Il suffit de poser le côté plat de la bombe sur une surface de métal, expliqua-t-il, pour qu'elle y adhère aussitôt par magnétisme. Ensuite, il ne reste plus qu'à enfoncer ce bouton rouge, que vous apercevez au centre de la face bombée, et on jouit d'une demi-heure de délai avant que la charge n'explose.

— Seront-elles assez puissantes pour détruire la machine et la tête de la fusée ? s'inquiéta Ballantine.

— Soyez sans crainte, fut la réponse de Gains. L'explosif nouveau qu'elles contiennent possède des effets fracassants. Si vous parvenez à poser ces bombes, machine et fusée ne seront plus, une demi-heure plus tard, que d'informes amas de ferraille.

— Parfait, dit Bob. Il ne nous reste plus qu'à nous équiper.

Il leur fallut dix minutes environ pour gonfler le dinghy, dans lequel deux hommes pouvaient tenir, et pour vérifier les armes, constituées par des revolvers, glissés dans des étuis, et des poignards de parachutistes.

— J'aimerais vous accompagner, dit Gains, mais il me faut demeurer ici. Au cas où, au retour, vous seriez poursuivis, je vous couvrirais avec une carabine de précision munie d'un télescope à infrarouge permettant de viser dans l'obscurité.

Bob Morane et Bill Ballantine connaissaient assez l'Américain pour ne pas mettre en doute sa bravoure.

— Je vous confie Liane, se contenta de dire Morane. À la moindre alerte, renvoyez-la à Fort-de-France avec la voiture.

— Soyez tranquille à mon sujet, Bob, intervint la jeune fille. Je m'en tirerai très bien. De votre côté, soyez prudents, Bill et vous.

Le canot avait été tiré sur la plage. Morane et Ballantine le poussèrent à l'eau, grimpèrent à bord et se mirent à faire force pagaies en direction du rocher du Diamant.

*

La distance séparant le rocher de la côte n'était pas grande mais, avec les courants, Bob et son compagnon mirent près d'une demi-heure pour la couvrir, surtout que le canot pneumatique, offrant trop de surface, ne se révélait pas d'une maniabilité extrême.

Quand ils eurent atteint le roc, ils se rendirent compte que le temps pressait, car de nouvelles lumières s'étaient allumées à bord du navire sur lequel la tête de la fusée devait être transbordée.

— Sans doute est-on en train d'installer le va-et-vient, souffla Bob. Retrouvons l'escalier au plus vite.

Il leur fallut plusieurs minutes pour le découvrir. Le canot à moteur était toujours là, amarré dans la petite crique.

— Tu vas rester ici, dans le dinghy, murmura Morane à l'adresse de Ballantine, prêt à le pousser au large dès mon retour.

Mais le géant n'était pas de cet avis.

— Pas question, dit-il. Je vous accompagne.

— Tu vas faire ce que je te dis, insista Morane à voix basse. Seul, je passerai mieux inaperçu. De toute façon, ta taille te ferait remarquer. Si tout va bien, je serai de retour dans quelques minutes.

Cette fois, Ballantine n'insista pas. D'une main puissante, il agrippa l'amarre du canot et attira le dinghy vers l'escalier. Légèrement, Bob sauta sur les marches. Il portait en bandoulière la musette contenant les deux bombes magnétiques, et il se sentait décidé à agir vite, afin de rejoindre son ami aussi rapidement que possible.

Sans bruit, il se mit à gravir les degrés et déboucha dans la galerie, qu'il suivit. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de la salle où il savait que se trouvait la machine servant à dérouter les fusées de cap Kennedy, il s'immobilisa, prêtant l'oreille. Comme aucun son, aucun bruit de voix ne lui parvenait, il s'enhardit, fit quelques pas encore et déboucha enfin dans la salle elle-même. Elle était déserte.

« Que se passe-t-il ? se demanda-t-il. Auraient-ils tous déserté l'endroit ? Pourtant, la lumière est demeurée allumée... »

Il comprit tout à coup que le transbordement de la fusée avait attiré tous les occupants du refuge au-dehors.

« Pourvu que je n'arrive pas trop tard », songea-t-il encore.

Pendant un instant, il fut tenté de s'occuper de la machine, qui n'était qu'à quelques mètres de lui, semblant le narguer de tous ses cadrans, qui chacun faisait songer à un œil goguenard. Pourtant, il se reprit vite. « La tête de fusée d'abord ! décida-t-il. Le tout est de savoir où elle se trouve... »

En hâte, il fit le tour de la salle, pour finir par découvrir l'amorce d'une seconde galerie, presque en face de la première. Il s'y glissa, avança de quelques mètres, puis s'arrêta soudain, des bruits de voix lui parvenant.

Après être demeuré quelques instants immobile, il reprit son avance, le dos collé à la muraille, se faisant aussi invisible que possible. Bientôt, il put plonger ses regards dans une seconde salle, beaucoup plus étroite que la première. Il eut un coup au cœur : la tête de la fusée était là, sur son chariot garni de pneumatiques. Mais ce chariot n'était pas immobile : il avançait, et avec lui l'engin.

Il ne fallut pas longtemps à Bob pour comprendre. « On le remorque vers l'extérieur, songea-t-il, pour le faire passer à bord du bateau qui doit le mener vers sa destination finale... et inconnue. Il me faut empêcher cela... »

Les bruits de voix continuaient à lui parvenir, mais il n'apercevait personne et il était probable que les hommes qui parlaient étaient ceux-là mêmes qui halaient la fusée. Quant à Miss Ylang-Ylang, elle devait déjà se trouver au-dehors.

« Je dois tenter le coup maintenant ou jamais ! »

Il se coula rapidement vers la fusée, tout en tirant une des bombes magnétiques de la musette. Quand il eut atteint l'arrière de l'engin, il appuya rapidement sur le bouton rouge de la bombe et colla celle-ci sous le corps métallique, en un endroit où on ne pourrait que difficilement l'apercevoir. Aussitôt, à reculons, Morane regagna l'abri du couloir. Là, il poussa un soupir de soulagement et murmura en souriant :

— Dans une demi-heure, plus de fusée. Si elle se trouve déjà à bord du bateau, il sautera sans doute avec elle, mais je n'y puis rien. À la machine à présent...

Il regagna la première salle, toujours déserte, tira la seconde bombe de la musette, enfonça le bouton de mise à feu différée et la fixa au ras du sol, sur le côté de la machine, là où elle passerait également inaperçue.

Satisfait, il se redressait, quand il perçut un glissement de pas derrière lui. Il se retourna, pour se trouver nez à nez avec Boris, le gigantesque garde du corps de Miss Ylang-Ylang.

« D'où sort-il, celui-là ? » se demanda-t-il.

Ce n'était pourtant pas le moment de se poser des questions. Instinctivement, Morane porta la main au revolver pendu à sa ceinture, mais il n'acheva pas son geste. Au moindre coup de feu, l'alerte serait donnée.

Déjà, Boris s'avavançait vers lui, un sourire bestial sur sa large face marquée par la petite vérole.

— Cette fois, je vais te briser en quatre, vermine, gronda-t-il en russe.

Le combat corps à corps ne faisait pas peur à Morane, mais ce dernier savait que, s'il réussissait à vaincre cette montagne de graisse et de muscle, ce ne serait pas sans mal. De toute façon, les rumeurs du combat ne manqueraient pas d'attirer du monde.

— Je vais te briser en quatre ! répéta Boris.

« Mon poignard ! pensa Morane. C'est ma seule chance d'en finir vite... » Il voulut dégainer l'arme mais, une fois encore, il n'en eut pas le temps. Derrière Boris, la monumentale silhouette de Ballantine s'était dressée. L'Écossais leva les mains et les abattit, à la façon de deux couperets, de chaque côté du cou de Boris. Celui-ci grimaça, rendu soudain impuissant par la

douleur. Bob en profita aussitôt. Son poing toucha durement au plexus solaire le gigantesque adversaire, qui se plia en deux. D'un nouveau coup du tranchant de la main, porté à la nuque cette fois, Bill acheva le travail.

— Je commençais à trouver le temps long, fit le géant comme pour s'excuser, et je suis venu jeter un coup d'œil...

— Tu as bien fait, approuva Bob. Tirons cette montagne de viande dans la galerie, afin qu'on ne la découvre pas trop vite. S'il en est ainsi, il est probable que ce sera le bruit des explosions qui le réveillera.

Boris fut tiré dans la galerie et, vingt secondes plus tard, les deux amis avaient regagné le dinghy et pagayaient vers la plage, où Herbert Gains et Liane les attendaient.

— Tout s'est-il bien passé ? interrogea l'agent secret quand ils eurent mis pied à terre.

— Il y a bien eu un petit pépin, répondit Morane. Mais, dans l'ensemble, tout s'est déroulé comme nous l'espérions.

Il jeta un coup d'œil au cadran lumineux de son bracelet-montre et continua :

— Logiquement, les bombes devraient faire explosion d'un instant à l'autre.

Quelques secondes s'écoulèrent puis, presque coup sur coup, du côté du rocher du Diamant, il y eut deux déflagrations sourdes, qui ponctuaient l'échec de l'Organisation Smog et, en même temps, celui de Miss Ylang-Ylang.

Chapitre 14

Le *Désirade* se balançait mollement à la houle, au-dessus du banc de la Manta, tout à fait comme si les événements des jours précédents n'avaient jamais eu lieu. Il avait été retrouvé en pleine mer par des patrouilleurs de l'U.S. Navy, mais aucun des membres de l'Organisation Smog n'était plus à bord. Ils avaient quitté le *Désirade* quelques heures plus tôt, pour être transbordés nuitamment sur un autre navire, dont les savants de l'expédition océanographique française, libérés, n'avaient même pas pu lire le nom. Quant à ces savants, ils étaient tous sains et saufs, y compris leur chef, le professeur Fonval.

Ce dernier était assis, ce soir-là, en compagnie de sa fille Liane, de Bob Morane, de Bill Ballantine et d'Herbert Gains, sur le pont du *Désirade*, à siroter des rafraîchissements, et il ne semblait pas, à première vue, que quelques jours plus tôt, un drame se fût appesanti sur ces quatre hommes et cette jeune fille. Cependant, le souvenir de ce drame demeurerait, car le professeur Fonval, après des paroles banales, n'avait pu s'empêcher de remarquer :

— Comme tout est calme, à présent... Pourtant, je ne puis m'empêcher d'avoir le pressentiment qu'une menace demeure suspendue sur nos têtes.

— Soyez sans crainte, assura Gains. La tête du *Man of War* est détruite et le Smog n'a plus de raison de vous inquiéter... L'organisation ne perd pas son temps sans un intérêt direct.

— N'oubliez pas, insista Liane, que quand le refuge du rocher du Diamant a été visité, on n'a découvert, dans les décombres, ni les corps de Miss Ylang-Ylang ni ceux d'aucun de ses complices.

— Ils seront repartis à bord du bateau qui devait emporter la tête de la fusée, supposa Bob. De toute façon, soyons rassurés au sujet de Miss Ylang-Ylang : elle ne tardera à se manifester tôt ou tard, sous d'autres cieux, espérons-le.

— Oui, espérons-le, fit Bill Ballantine en écho.

Les deux amis s'entre-regardèrent, et un témoin attentif eût pu voir frémir leurs narines, comme s'ils étaient en quête d'un parfum qu'ils redoutaient de humer : celui de l'ylang-ylang.

Mais il n'y avait que l'odeur forte de la mer, tempérée par celles, plus chaudes, plus douces, venues de la terre, et Morane et Bill purent se détendre. Ballantine saisit son verre de whisky et sirota à petites gorgées le liquide ambré, dans lequel nageaient d'énormes cubes de glace. Quand il reposa son verre, il y avait sur son large visage rougeaud une intense expression de satisfaction. Satisfaction qu'une légère brume vint bientôt troubler.

— Le pire, dit-il, c'est que nous allons nous remettre à nous ennuyer, le commandant et moi, à passer notre temps à pêcher, à nous promener ou à ne rien faire. J'ai l'impression que nous allons devoir aller à la recherche d'un endroit plus propice à nos aspirations. La Martinique est un pays trop paisible pour nous. Qu'en pensez-vous, commandant ?

Morane sourit et, par trois fois, il passa les doigts de sa main droite ouverte dans sa chevelure noire et drue. Ensuite, il hocha la tête et laissa tomber :

— Tu as raison, Bill. La Martinique est un pays beaucoup trop paisible pour nous. Beaucoup trop paisible.

FIN